

LETTRES FRATERNELLES

DU TRAVAIL MAÇONNIQUE EN LOGE DE PERFECTION

Du 4° au 14° grade

A CEUX QUI CHERCHENT

DE LA PRATIQUE MACONNIQUE

La lecture des aventures de Wilhem MEISTER, Joseph VALLET, CONSUELO ou de Peer GYNT, pour ne parler que de ceux là, font une large place au voyage.

Tous les héros voyagent avant de parvenir au terme de leur initiation.

La signification du voyage, le voyage en lui-même, ne veulent-ils pas mettre en évidence le désir de recherche ?

N'est-ce pas par la marche, c'est à dire par une action volontaire produisant un déplacement "orienté" que l'on parvient à progresser ?

On pourrait remplacer la phrase : "C'est pour savoir où je vais que je marche", par "Je marche pour savoir aller quelque part".

Tout roman initiatique privilégie le voyage - et il en est de Wilhem Meister, comme du jeu de Perles de Verres, de Consuelo, comme de Peer Gynt, de Guerre et Paix, comme d'Ulysee (encore que dans le roman de Joyce, le voyage soit tout intérieur donnant à la notion de voyage, sa touche finale).

Or ce voyage, contrairement à ce que l'on peut admettre raisonnablement, n'est pas du tout une marche définie par son but. On peut le croire, on peut l'affirmer, on peut le couloir, mais en définitive, c'est toujours la marche à l'étoile. Quelque chose nous guide, l'inspiration, le désir, les promesses, les dires des anciens, notre propre orgueil, quelque chose nous guide mais, ni nous ne pouvons éviter de marche; ni nous ne savons jamais vers quoi nous marchons réellement.

J'entends bien qu'on peut se faire illusion et se dire, je marche vers la terre promise, ou je marche vers les sommets, je marche vers la délivrance, etc. En réalité, ce que nous trouvons au bout de la route, il est rare que nous puissions affirmer que c'est ce que nous avons voulu trouver. Sans doute acceptons nous de nous satisfaire de ce qui est là, en définitive, l'objectif qui nous est dévolu. Mais rien n'est moins certain que ce soit celui que nous voulions atteindre.

A cette incertitude, deux facteurs au moins contribuent ; le premier, c'est que nous ne pouvons pas ne pas marcher. Le second, c'est que nous ne sommes pas maîtres des circonstances de notre voyage, ni du terrain sur lequel nous avançons.

En réalité, le voyage est sans doute la plus ancienne nécessité : les premiers peuples sont nomades, pour trouver leur nourriture, après avoir épuisé celle qu'ils ont arrachée au terroir. L'implantation des cultures est tardive dans l'histoire de l'humanité et encore plus la fondation des villes.

Mais il est un autre voyage que nous faisons involontairement, c'est le voyage dans le temps. La vie s'écoule, la vie s'en va ? Non nous nous en allons, dit le poète. Et c'est là le voyage par excellence. Voyage que je ne peux pas faire.

A vrai dire, la recherche n'est que la justification volontaire d'un processus nécessaire.

Ce que je trouve au bout de la route, au bout de la nuit, qui le sait, qui peut le prévoir, qui peut le dire ? Je marche. Il y a une page extraordinaire de Bossuet là-dessus.

"La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous avertit dès le premier pas mais la loi est portée. Il faut marcher toujours.

Je voudrais retourner ! Marche, Marche ! Il faut sans cesse avancer vers le précipice. Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne..."

Et il est vrai que nous trouvons des fleurs sur notre route.

A QUI SE DESTINE NOTRE EXPRESSION ?

Nous n'écrivons, chacun, que pour faire le point, nous-mêmes, sur l'état de notre réflexion.

Cependant il est certain que ce que nous écrivons sera lu :

- d'une part, par des Frères récemment initiés au 4^e et au 14^e grades et qui vivront ces deux initiations que nombre d'entre nous n'a pas vécues ;

- d'autre part, par les Officiers qui transmettront cette initiation et qui sauront ce qu'ils font parce qu'ils auront pris le temps de connaître le rituel, du moins faut-il le souhaiter ;

- enfin, peut-être, par des Frères initiés depuis longtemps et admis à d'autres grades et qui auront la curiosité de savoir ce que signifie, ce que représente cet Atelier de Perfection et ce que l'on y fait. Pour eux, sans aucun doute, sera la plus grande difficulté.

Mais je ne voudrais pas ressembler à la Carmen du premier acte :

"Je chante pour moi-même".

"Il n'est pas interdit de chanter".

Le but, l'objectif, est de permettre par notre réflexion, par le jeu des questions-réponses, à nos Frères maçons, de se poser des questions, d'y réfléchir et ainsi d'enrichir leur cheminement initiatique. Souhaitons l'atteindre un jour !

A qui est destiné ce que nous écrivons ?

Écrivons-nous vraiment ? Je ne saurais le dire. Nous exprimons, c'est exact, par écrit, un certain nombre d'observations ou de questions qui se posent à nous, et qui devraient se poser à tous les esprits engagés dans cette curieuse carrière qu'est la nôtre.

Car nous avons choisi d'essayer de comprendre ce que nos anciens avaient codifié sous des formes qui le plus souvent nous échappent et qui, de toute façon, leur étaient particulières. Nous tentons de décrypter un message. Avec la conviction que nous confirmons un peu plus chaque jour, de découvrir un trésor ignoré.

Nous avons, c'est vrai, la naïveté de croire que ce trésor ne se diminue pas pour être partagé. Nous allons même jusqu'à être persuadés que plus nombreux seront les chercheurs, plus riches seront les découvertes dans ce patrimoine qui nous a été légué.

Patrimoine légué, oui, mais par qui ? Car nous allons de découvertes en découvertes jusqu'aux enseignements des âges les plus lointains, avec ce sentiment que, si nous avons jugé légèrement les penseurs du passé, c'était seulement la conséquence de notre propre légèreté.

Il est vrai également que le message est parfois occulté par l'incompréhension de certains de nos prédécesseurs. Il est possible également que d'autres voient mieux que nous ce que l'avenir doit en tirer en matière d'enseignement.

Il ne faudrait pas que nous pensions pouvoir faire autre chose que ce que nous avons les moyens de faire : nous déchiffrons, comme des apprentis musiciens devant une partition que nous admirons chaque jour un peu plus.

Est-ce que comme Carmen, nous chantons pour nous-mêmes ?

Il est certain que Carmen n'était pas sincère quand elle affirmait ainsi la gratuité de son chant. Mais nous n'avons pas comme elle un public, si restreint soit-il à conquérir. Nous sommes comme ces enfants au berceau qui chantent simplement parce qu'il leur a été donné des cordes vocales capables de produire des sons.

Mais pour chanter, il faudrait que nous ayons la volonté de parfaire et de perfectionner inlassablement nos moyens d'expression et que nous en fassions une sorte de profession de foi. Et ce n'est pas le cas. Nous découvrons le plaisir que nous avons eu à jouer à eux ou à quatre mains, à former un duo ou un quatuor, sur une partition qui sera certainement interprétée par d'autres.

Cela peut-il justifier ce que nous faisons ?

Mais devant qui avons-nous à nous justifier ? Sûrement pas devant ceux qui nous ignorent ; peut-être devant ceux qui s'intéressent à notre interprétation. Alors, à ceux-là, disons simplement ce que tout exécutant se, in petto : "c'est du mieux possible que je tente de rendre ce que l'auteur a voulu communiquer aux hommes, ses frères".

DE LA PRATIQUE MAÇONNIQUE PRECISEMENT

Certains de nos frères s'irritent ou s'inquiètent d'influences chrétiennes ou judaïques dans nos rituels.

Peut-on leur montrer que notre société initiatique symbolique ne leur propose pas une religion ? Que les anciens auteurs aient été influencés ou qu'ils aient feint de l'être pour des raisons de sécurité individuelle ou collective importe peu !

Les symboles que nous étudions regroupent les signes immémoriaux des mythes fondamentaux qui ont bercé notre Humanité. Ils les dépassent, me semble-t-il et sont un des moyens de conquérir notre liberté.

Peut-on dire cela plus clairement ?

Peut-on montrer à ceux qui imaginent que les rituels maçonniques engagent à suivre telle ou telle voie, que notre société, parce qu'elle est initiatique, ne leur propose pas une religion ?

Il me semble que cela est possible.

Toute religion en effet, non seulement privilégie ses enseignements, mais aussi demande l'adhésion à ses dogmes que la conscience humaine peut traverser ou auxquels elle reste attachée.

Les rituels maçonniques offrent à l'esprit - et par le moyen de l'initiation formelle - à la sensibilité, un tableau des valeurs, des implications, des enseignements, que les divers moments de la conscience humaine peuvent traverser ou auxquels elle reste attachée.

On n'est pas plus chrétien ou juif parce que l'on reconnaît les valeurs du christianisme ou du judaïsme, que l'on est païen quand on offre un brin de muguet, ou quand on dépose dans un vase une branche d'amandier en fleur pour orner son salon.

L'ordre maçonnique offre à l'esprit humain, non seulement un tableau des diverses attitudes possibles par rapport à ce qui le dépasse, mais évidemment, d'abord par rapport à ce qui le sollicite immédiatement : les besoins matériels et d'union communautaire.

Les trois premiers degrés sont de l'ordre des nécessités - et si le troisième ouvre sur le mystère de la mort et de la résurrection, il est évident que cette nécessité, la mort, débouche sur une interrogation sans réponse immédiate.

A partir de cette notion, et en ce sens le troisième degré est le premier des grades dits de perfection - à partir de la notion de mort et de résurrection, se développent deux ordres de connaissances nécessaires :

- les premiers quant à l'organisation de la cité (architecture - intendance - organisation de la relation publique) ;

- les seconds quant à la vie morale (combat, action vraie) :

Il est vrai que les valeurs spirituelles ne sont traitées dans leur universalité qu'au-delà des grades chevaleresques, mais ce dépassement n'implique nullement une adhésion.

Certains peuvent croire que leur mission est l'action positive dans le domaine des réalités concrètes.

Certains peuvent imaginer la nécessité d'acquérir des connaissances sur la façon dont les hommes ont résolu les difficultés de la vie en commun et des rapports entre l'homme et ce qui le dépasse.

Certains peuvent encore s'élever jusqu'au point où ils tentent de percer le mystère de la connaissance et recevoir la dernière lumière susceptible d'éclairer l'esprit humain.

C'est une question tout à fait personnelle quant à l'adhésion et à l'adoption concernant tel ou tel point de vue. Mais du moins, sachons la richesse des solutions apportées par les hommes au cours de leur longue marche de la nuit au jour, de la haine à la fraternité, de la nécessité à l'amour.

LES GRADES CONFERES PAR COMMUNICATION

Avec le 5^e grade de Maître Parfait au Rite Écossais Ancien et Accepté, on entre de plein pied dans les grades communiqués et non pratiqués.

Peut-on, retirer un enseignement d'un rituel que l'on ne pratique pas ?

La seule évocation du mot suffit-elle à un homme pour saisir le sens profond du grade ?

Qui dit grade, implique gradation.

La succession des grades communiqués avec des étapes à des grades pratiqués est-elle homogène ?

L'enseignement peut se satisfaire de démonstration, encore que la mise en oeuvre des notions acquises soit indispensable. L'éducation implique une assimilation et donc une longue familiarité avec les principes, les adaptations à l'événement et la modification profonde de la conduite.

Toutefois, une vie humaine ne peut permettre l'assimilation de toute une série de comportements : il n'est guère possible de posséder la culture d'un peuple dans toutes ses dimensions. Comment, à plus forte raison, pourrait-on assimiler la culture de plusieurs ?

Il est vrai que l'on peut prétendre qu'il y a dans l'évocation que constituent les grades maçonniques, une continuité et qu'en quelque sorte, nous participons à l'ontogenèse de notre propre comportement. Toutefois, je n'ai pas le sentiment que la plupart des maçons prennent conscience de l'effort de compréhension, de réflexion et d'analyse qu'impliquent les divers grades.

De fait, nous le constatons, les ateliers successifs se comptent sur les doigts des deux mains.

Faut-il occulter les grades intermédiaires ? Tout est-il dit dans les rituels dont on pratique effectivement l'enseignement ?

Nous nous trouvons là devant une situation de fait dont nous héritons. Il y a une élaboration continue qui depuis l'origine de l'Ordre, ne cesse pas, avec des crises, des repentirs, des hiatus. La conception universaliste de la franc-maçonnerie (l'exposition du patrimoine culturel de l'humanité sous forme de résumé mis en oeuvre par les rituels) est bien partielle.

Nous nous trouvons par exemple, face à des cultures dont il faut avouer qu'elles ont peu de choses en commun avec la tradition occidentale. Le Grand Collège des Rites - avec les autres Suprêmes Conseils réunis à l'occasion des rencontres en Suisse en 1984, a considéré qu'au-delà du 3^e degré, les diverses obédiences pouvaient apporter les développements convenables à leur civilisation. La question se pose en effet depuis longtemps pour les musulmans (qui ne consentent pas à reconnaître leur propre ésotérisme) et pour les animistes (au Zaïre, des grades ont été semblait-il mis en forme - maître de la forêt, maître de la parole, maître de la lumière, maître de la sagesse (je peux faire erreur sur le libellé mais pas sur l'idée)). De toute façon, la franc-maçonnerie est à peine née. Comme l'homme (2.5 MA), elle est une espérance, dont les hommes n'ont pas encore pris la mesure et dont peut-être, ils ne seront jamais capables de concevoir les convenances : chaque individu pouvant après tout - et, de fait il en est ainsi - pratiquer selon le mode qui lui convient, avec toutefois, le sentiment que les autres pratiques sont aussi respectables que la sienne. Oui, mais en sommes nous là en ce qui concernent le respect et l'amour des autres ?

A la question : pourquoi communique-t-on des grades que l'on ne pratique jamais. La seule réponse que je puisse faire est la suivante :

Ces grades font partie d'un ensemble, ils apportent une transition susceptible de faciliter les passages. Ils fournissent des indications dont peut-être on sous-estimerait l'intérêt si elles étaient occultées. Ces grades enfin, sont de tradition. On ne sait pas, au fond, s'ils ne pourraient pas connaître des développements plus considérables dans le cas d'une évolution des esprits, ou au contraire, disparaître.

Par une lecture des anciens rituels, on s'aperçoit que ceux-ci ont été pratiqués et, lorsqu'on en perçoit la richesse et le temps qu'il fallait consacrer à ces cérémonies, on en vient à se poser une question : Pourquoi avoir abandonné une telle abondance de symboles, de réflexions et de notions philosophiques ?

Il est bien certain que l'évolution vers une société de plus en plus mécanisée, pressurant le temps y trouve quelques responsabilités.

Il est aussi certains que nous n'avons plus les moyens qu'avaient les francs-maçons du 18^{ème} siècle pour pouvoir organiser dans plusieurs salles successives et pendant plusieurs jours, des cérémonies initiatiques.

Mais il faudrait pouvoir au moins par nos réflexions, essayer d'en saisir la quintessence.

Sans doute y a-t-il quelque amertume à constater que le patrimoine constitué par les maçons qui nous ont précédé a été laissé comme un trésor inexploité, oublié ou méprisé à la poussière de l'histoire.

Il est vrai que l'on ne mesure jamais assez la brutale coupure que la Révolution Française a opérée dans la tradition maçonnique.

Mais il est également certain que la prolifération des grades, plus ou moins sérieusement élaborés, menaçait avant la Révolution, une entreprise dont les participants ne concevaient pas les avatars.

Je ne crois pas qu'un dessein précis, unique et concerté ait présidé à la constitution de la tradition maçonnique. Toutes sortes de facteurs ont joué dans son histoire, y compris les rivalités politiques, économiques et religieuses.

Ce qui donne à l'Ordre maçonnique son caractère, c'est la fois la diversité de ses implications passées, les échecs de ses prétentions successives et le discrédit dans lequel certains de ses aspects les plus immédiatement temporels sont tombés.

Reste qu'il y a eu, au cours des siècles, une sorte de polarisation des traditions initiatiques (ancestrales, compagnonniques, gnostiques, alchimiques, hermétiques, religieuses) dans le cadre extrêmement souple de l'institution maçonnique.

Comme une rivière qui rassemble plusieurs sources, l'arbre maçonnique puise par des racines diverses, une sève aux terrains où il prend ses assises.

Mais ses fruits ne se sont pas connus, précisément parce qu'ils tombent quand ils sont mûrs. Je veux dire que l'institution maçonnique, quand elle a produit ses fruits, les voit se détacher d'elle, et sans doute les graines poussent ici et là, mais l'arbre reste dépouillé, comme un témoin stérile d'une floraison évanouie.

Il est vrai que nous occupons nos séances à des considérations qui n'ont rien à voir avec l'étude des rituels. Mais c'est que la plupart des hommes de ce temps n'ont pas le sentiment d'appartenir à une lignée de sages : les stupides prétentions à la modernité nous aveuglent sur les connaissances humaines de nos ancêtres.

Rien n'empêche un atelier de travailler selon les données de la tradition. Et ce qui est grave, c'est que l'on déplore un mal sans avoir le courage de chercher un remède aux malaises qui en résultent.

La seule faiblesse de ceux qui ont compris l'importance des travaux mis en forme par nos anciens dans les rituels qui nous ont été conservés, c'est de ne pas avoir le courage de faire ce qu'ils aimeraient faire.

Sans doute faut-il pour cela un peu d'habileté, beaucoup de patience, un travail en profondeur, et l'appui de quelques compagnons capables de désintéressement et d'abnégation. Mais je crois qu'il y a dans toutes les obédiences des individus aptes à se libérer de certaines entraves sans pour autant jouer aux provocateurs.

Le Rite Écossais Rectifié que je connais peu, paraît n'être constitué que de grades pratiqués et non de grades communiqués.

Le Rite Français ne résout pas les difficultés peut être parce qu'il n'est pas pratiqué, encore que je sache que des loges expérimentales se réunissent, ouvrant des perspectives d'avenir!

Le Rite Écossais Ancien et accepté se pratique au maximum en 10 degrés :

1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 14^e, 18^e, 30^e, 31^e, 32^e et 33^e

Ces dix grades auxquels on peut ajouter le 12^e et le 13^e paraissent plus que suffisants si l'on souhaite, compte tenu du nombre de réunions, avoir une pratique suffisante du rituel dans l'année pour qu'il puisse avoir certaine cohérence.

Communiquer un grade, n'est-ce pas permettre de la pratiquer ?

Le Rite d'York pratique le Royal Arche (Chapitre) et l'Ordre des Chevaliers du Temple (avec des intermédiaires " Chevaliers de Malte, Crois Rouge, Très Excellent Maître, maître Passé, Maître Confirmé".

Le Rite Écossais comporte les 33 degrés en Amérique comme en France et met l'accent sur le 14^e Élu parfait et le 32^e Sublime Prince du Royal Secret.

Il travaille en Loge de Perfection, en Chapitre de Rose Croix et Conseil de Kaddoshs et en Consistoire avec des variantes du Nord au Sud.

Le Rite français comporte 4 grades, mais où sont-ils pratiqués ?

Le RER comporte au-delà du grade de Maître Écossais de St André, l'Ordre intérieur composé de C.B.C.S. avec le stage probatoire d'Écuyer Novice.

Ces derniers travaillent en principe en tenues de Commanderies ou en Chapitres, les C.B.C.S. travaillant en Grand Chapitre pour les nominations.

En résumé : Les systèmes, si l'on excepte le mythe de Memphis Misraïm, tendent vers la simplification des pratiques et donc à une sorte de condensation des enseignements - d'où la communication.

Est-ce convenable ?

Il est certains que trop de cérémonies dépassent les moyens dont on dispose. D'autre part, une méditation sérieuse peut permettre d'approcher la connaissance vraie. Les Belges pratiquent toutes les cérémonies. Mais en sont-ils satisfaits ? Je n'ai que quelques échos partagés.

Le Rite français a ses correspondances dans le Rite Écossais Ancien et Accepté. Il est vraiment inspiré par le châtiment des meurtriers d'Hiram et cela peut paraître bien pauvre, voire équivoque, à la limite, en raison des assimilations politiques (le meurtre des Rois, la Vengeance de Molay).

Je crois pour ma part qu'il suffit de travailler sur les données du memento avec le souci de comprendre la progression pour saisir pourquoi il peut paraître suffisant de travailler en Loge de Perfection et en Chapitre. Il faut de nombreux officiers et la pratique (des 13^e et 14^e grades) qui est esquissée dans certains secteurs, nous donne le sentiment que l'heure n'est pas encore sonnée pour la multiplication des cérémonies.

En tout cas, le Rite Français ne résout pas la difficulté.

Les constructions élaborées par nos prédécesseurs et qui sont continuellement remises en chantier, nous donnent le sentiment d'avoir à la fois à conserver et à éclairer. C'est une double difficulté que nous affrontons avec des armes relativement émoussées parce que nous n'avons encore dépouillé le vieil homme. Je veux dire, la maçonnerie du XIX^e siècle est encore trop présente, même dans les ateliers supérieurs pour que nous puissions agir sans précautions.

LES QUATRIEME ET CINQUIEME GRADES

Maître travaillant en secret avec d'autres Maîtres, poursuivant des travaux symboliques dans un atelier servant de cercle de réflexion, destiné à des maçons confirmés, ayant connaissance de leurs possibilités et de leurs richesses spirituelles, le Maître secret connaît le laurier, l'olivier, la lettre Z, la clé d'ivoire et il est passé de l'équerre au compas.

Il a trois fois 27 ans.

Il connaît la marche courbe et continue à pratiquer les rituels, à se pénétrer des symboles et à réfléchir sur le mythe d'Hiram.

Il y a certainement d'autres aspects à envisager, mais pour l'instant, je préfère commencer à étudier le 5^e grade.

Ce grade poserait le problème de la quadrature du cercle philosophique.

Qu'est-ce que le cercle philosophique ?

Ce cercle existe-t-il ?

Quels problèmes pose-t-il ?

Le memento indique : le Maître parfait connaît le cercle et sa quadrature.

Je ne sais d'où peut provenir la formulation "cercle philosophique", mais je lui trouve deux défauts : elle est prétentieuse et ambiguë. Prétentieuse car, que peut signifier le mot philosophique épithète de cercle. La perfection de cercle exclut tout qualificatif.

Ambiguë, car cercle philosophique s'entend de l'assemblée des Sages.

En réalité, la question est celle de la quadrature du cercle : question qui remonte au fond des âges et qui a toujours préoccupé les architectes et les constructeurs : comment passer d'une base carrée à une base circulaire.

On englobe généralement sous le vocable "quadrature du cercle", deux problèmes très voisins. Le premier consiste à trouver un carré de même aire qu'un cercle donné. C'est le problème de la quadrature proprement dite.

Le second problème est celui de la rectification de la circonférence du cercle : calcul ou construction d'un segment de ligne droite de même longueur que cette circonférence.

Le plus document connu à ce jour et relatif à la quadrature du cercle est le papyrus de Rhind, copié vers 1800 avant JC par le scribe Ahmes sur un document plus ancien d'un siècle ou deux. Je cite là un texte de Jean Ithard "Mathématiques et mathématiciens".

En fait le problème pratique était, pour les opératifs, comment construire avec la règle et le compas, un cercle de surface égale à celle d'un carré donné.

Tu sais parfaitement que le rapport du cercle au rayon est le nombre pi de caractère incommensurable, comme le rapport de l'hypoténuse et du côté du carré.

Nous sommes là dans la symbolique traditionnelle parce que la signification du carré et du cercle sont parfaitement définies :

Le carré représente la terre, la matière, la limitation, et le cercle ou la sphère, le ciel, l'infini, l'universel.

Le carré, incarné par l'angle de 90° représente l'obstacle. Il comporte l'idée de heurt, de tension, de choc, d'incompatibilité essentielle. Il s'agit avant tout de l'idée de matérialisation, par opposition à celle de spiritualité, attachée au cercle et à la sphère (d'après le Dictionnaire des symboles).

Passer du carré (de l'équerre) au cercle (le compas), c'est passer des questions matérielles aux notions spirituelles et le Maître parfait connaît - ou est censé connaître - les difficultés de la transposition. C'est le passage du multiple à l'un.

Et il est vrai que bien des esprits ne peuvent saisir les notions abstraites. Mais c'est là la condition du progrès initiatique.

MAITRE PARFAIT 5^e grade

Les trois premiers grades du Rite Écossais Ancien et Accepté, ainsi que le quatrième sont pratiqués. Quelques explications ayant été recherchées et trouvées sur ces quatre degrés, il convient maintenant de s'orienter vers le cinquième grade. Il n'est pas pratiqué actuellement dans nos ateliers.

La première question qui se pose à moi est : Que signifie le mot : "Maître Parfait" ?

Qu'y a-t-il derrière ce vocable ?

Comment définir le mot "parfait" dans le cadre de la progression initiatique alors que l'on sait que l'on ne saurait jamais atteindre la perfection. On sait de plus qu'on se trouve au maximum au 5/33^e du chemin, c'est à dire au 1/3 de la moitié.

Il faut donc essayer de trouver à ce mot, dans ce grade, le point d'une étape.

Est-ce comme cela que l'on peut définir ce mot ?

Il y a aussi "Parfait et Sublime Maçon". Les termes paraissent excessifs. Ils sont en fait de tradition. Les Compagnons nommaient "sublimes" ceux d'entre eux qui créaient dans l'exceptionnel. Ce qui nous conduit à séparer la notion "parfait" de celle de "sublime" en lui restituant sa signification première : "qui a été fait entièrement selon les règles".

Le parfait maçon est le maçon qui a subi les épreuves correspondant aux règles de formation du maçon. La notion de perfection, telle que nous la concevons avec sa valeur morale, s'efface derrière la démarche formelle qui concourt à donner au candidat à l'initiation les éléments de son élévation.

En réalité, j'ai l'impression que le terme de "maçon parfait" a été transposé de l'appellation de "compagnon fini", en usage chez les opératifs. N'oublions pas que les premières loges ne comptaient que deux degrés et que le Vénérable était un compagnon choisi parmi ses pairs. La dévaluation s'opère chez les hommes comme pour la monnaie.

Il faut d'ailleurs en profiter pour régler la question des qualificatifs éblouissants et finalement ridicules qui accompagnent le cours de la progression initiatique. Ces qualificatifs sont tous empruntés à la terminologie de la décadence romaine. Les Très Illustres, les Honorables, les Vénérables, etc., viennent de la "nomenclature" de l'empire décadent.

Conférés de façon secrète, ils donnent le sentiment dérisoire d'une consécration sociale qui n'a de sens que pour quelques uns et donc qui n'est pas monnayable. D'où la tentation permanente, et quelques fois - j'en témoigne - l'obsession éprouvée par certains, de paraître au grand jour, ou dans d'autres loges, dans d'autres obédiences que les leurs, avec leurs attributs et leurs titres.

La vanité est le dernier des démons que l'on chasse de l'homme, si tant est que l'on y parvienne.

On ne sait d'ailleurs pas à quel point les maçons attache d'importance - tout ingénument - à ces épithètes qui en toute occasion pourraient les faire mourir de rire. Et ce m'est une des leçons les plus cruelles de mon existence vécue de constater à quel point les hommes sont vulnérables pris par la vanité et les honneurs, même secrets.

Rares sont ceux qui, sans mépriser quiconque, s'élèvent au-dessus du jeu des honneurs. On a toujours besoin d'être reconnu par les autres d'une façon ou d'un autre.

Et cela vaut pour tout le monde, naturellement - et même pour ceux qui comme moi, jouent à n'y pas prétendre.

Le thème de Maître Parfait est celui de la mise au tombeau.

La constatation du décès étant terminée, la première tristesse qui suit le deuil surmontée, il convient de donner au cadavre une sépulture décente.

Dans l'Antiquité, la sépulture (par inhumation ou par incinération) était un devoir qui devait apporter la paix à l'âme du disparu.

Cette mission est dévolue au Maître Parfait.

Peut-on, par ce biais là, trouver un lien entre la Franc-Maçonnerie et les Confréries de Pénitents (blancs, rouges, noirs, gris, marrons.....) ?

La sépulture était une protection : contre les animaux, contre les odeurs, contre le spectacle de la décomposition. C'est en ce sens que le devoir de donner au cadavre une destinée particulière s'est imposé aux survivants.

Peut-être, en effet la paix qui devait entourer l'âme du survivant a-t-elle joué, mais également la paix que les vivants recevaient du fait d'avoir mis à l'abri des souillures le corps du trépassé.

Les esprits - le souvenir des morts - ont dû jouer un grand rôle dans l'inspiration des actes entrepris par les vivants. Il est vraisemblable que la réincarnation de l'idée a été un hommage posthume : le vivant reprenant à son compte les projets du défunt. Sans compter l'imitation des vertus de celui qui, disparu, n'apparaissait plus, au souvenir, que dans sa gloire passée.

Il est vraisemblable aussi, que le devoir d'ensevelir les morts, dans les villes jonchées de cadavres, soit à la suite de famine, soit à la suite d'épidémies, put apparaître comme une tâche à la fois noble et délicate. J'imagine assez bien la tentation de vol, le caractère avilissant des pilleurs de morts, et je suppose que l'anonymat des confréries de pénitents devait être une sécurité morale par la suite, dans les cas où des survivants constateraient des dols. Mais il faut admettre que la solidarité des confrères avait un autre caractère ; établie dans la familiarité de la mort, elle conférait aux pénitents, une sorte de dignité secrète qui leur donnait le sentiment d'appartenir à une catégorie de citoyens (ou de bourgeois) - habitants de la cité ou du bourg - exceptionnelle.

Le professeur Agulhon a établi entre les pénitents et les francs-maçons, une filiation d'autant plus curieuse, que de nos jours, le caractère antireligieux des maçons passe pour un fait. Il n'en a jamais été ainsi, et même de nos jours, le respect d'autrui est le devoir maçonnique par excellence. Les pénitents, dans la mesure où ils formaient une société en marge de la communauté, avaient également le sentiment d'être au-dessus des terreurs vulgaires et leurs rapports avec la mort soulignaient en quelque sorte, leur esprit fort. Très certainement ce sont ces mêmes hommes qui ont formé, lorsque les temps eurent une coloration plus heureuse, les sociétés de libres esprits. Ils sont également à l'origine des premières loges et passant d'une obéissance à l'autre, ils ont confirmé leurs liens fraternels.

Réellement, ce furent les notables secrets ; paradoxe dans les termes mais paradoxe qui s'explique dans la mesure où la singularité d'un service peut conférer une noblesse particulière. Tout état professionnel entraîne une conception particulière de la dignité de la personne, les pénitents - francs-maçons servaient. Ils servaient secrètement et faisaient le bien comme il doit l'être, dans la discrétion parfaite. Le Maître Parfait est celui qui pratique les règles du Devoir de son état selon la connaissance achevée qu'il en a acquis.

Le Maître Parfait, puisqu'il est accompli, doit ou devrait avoir maîtrisé sa sensibilité et posséder un discernement et une mesure tels, qu'il soit capable d'avoir une connaissance des choses et des événements.

Ceci implique une volonté de comprendre, un refus de croyance.

Telle doit être l'attitude mentale du Maître Parfait, attitude en relation directe avec le Mythe d'Hiram.

Il y a là une confusion qui permet de détailler le caractère de la démarche initiatique proprement maçonnique. La dénomination de Maître Parfait, qui est en fait l'équivalent de la dénomination de Maître fini ou plutôt de Compagnon fini et de Moine fini (que l'on trouve dans Rabelais), nous incite à penser que seul celui qui posséderait discernement, connaissance et maîtrise peut prétendre être présenté et admis dans un tel atelier.

Mais le propos est assurément excessif d'autant qu'en effet, les différents grades sont figuratifs et non sacramentels.

Il faut se dire que lorsque le prêtre baptise l'enfant, le sacrement, dans l'esprit qui anime les participants, confère une vertu et ne fait pas seulement qu'annoncer l'esprit, mais en quelque sorte, le consacre - ou consacre sa présence, pour être plus précis.

En toute justice, l'idéal est présenté au candidat à l'initiation comme un espoir, comme une perspective, comme un but, dont certains parviennent à atteindre l'essentiel, dont d'autres s'approchent, mais qui, en tout état de cause, demeure comme une sorte d'appel.

Ce sont, si on veut, des chimères déterminantes, qui sollicitent notre attention et nos efforts, que ces vertus présentées comme des objectifs. Il n'y a de saints, de héros et de sages que dans le monde illusoire des légendes. Ceux qui sont sur terre - et nous sommes tous, il est vrai, des saints, des héros ou des sages en puissance - ceux qui sur terre tendent seulement vers le mieux.

Sans doute, la perfection et la maîtrise impliquent-elles des exigences dont le Maître Parfait devrait, puisqu'il a reçu l'indication du but à atteindre, considérer la réalisation comme nécessaire.

Mais la faiblesse humaine ne permet pas d'exiger de qui que ce soit une perfection dont on est incapable soi-même.

Il est vrai que la vanité aidant, chacun se trouve investi, du fait même qu'il arbore les décorations afférentes à son grade, des vertus qu'implique le grade. C'est là aussi un critère qui permet de juger les hommes et l'humilité ne peut jamais être assez grande quand on assume des fonctions qui ouvrent la voie à de telles vertus.

C'est pourquoi il faudra revenir à des insignes plus sobres et à des prétentions plus rigoureuses et, pour le moins, à savoir faire le sacrifice de tout ce à quoi l'on croit et d'abord, notre propre importance.

Dans un rituel d'une Loge du 18^e siècle, j'ai noté une grande utilisation du nombre 4.

Dans la décoration de la loge :

- 4 colonnes aux 4 coins, ce qui fait 16,

- 64 ou 16 lumières,
- la section de la pierre cubique est un carré,
- l'attouchement est donné, les 4 doigts serrés.

Pour certains rituels, il y a 4 signes et 4 attouchements.

- la batterie est faite de 4 coups égaux,
- la marche est un carré de 4 pas assemblés,
- l'âge est de 8 ou 16 ans,
- le bijou repose par ses deux pointes sur $\frac{1}{4}$ de cercle (actuellement, l'angle est de 60°).

Ce rituel qui est celui de notre 5^e grade porte en titre : Maître Parfait - 4^e grade maçonnique, autrement dit Maître Secret de nos loges habituelles.

Ceci est connu, que rappelle Paul Naudon (Histoire, Rituels et titulaires des Hauts Grades) : la création du Grade de Maître Parfait a précédé celle de Maître Secret. C'est au cours du 19^e siècle (assez tard si j'en crois le rituel dont je le suis servi plus haut), que le 4^e grade prend sa place et que l'ancien 4^e devient 5^e et que sa place se réduit.

Est-ce pour que le néophyte du Grand Collège des Rites se pose la question : Comment retrouver la Parole perdue au cours du 4^e ? Est-ce pour qu'il soit mieux préparé à recevoir l'idée de l'accomplissement du devoir et la réalisation du principe élevé qui est en nous et non hors de nous, est-ce pour qu'il ne soit pas choqué par la redécouverte du nom de Jéhovah ?

Ce qui distingue les oeuvres collectives des productions artistiques, c'est qu'il est difficile d'en déterminer l'auteur et d'en préciser les motivations. Le lieu, le temps, les circonstances, nous échappent et nous ne pouvons retrouver, même si la détermination peut en être faite approximativement, le véritable mobile qui inspire telle ou telle disposition pourtant significative.

La plupart du temps, même, les choses se font sans qu'on en mesure exactement les conséquences et dans certains cas, leur apparition fortuite ou concertée peut avoir des suites imprévues et cependant très éclairantes.

En l'espèce, la question de savoir pourquoi le 5^e grade de Maître Parfait a été précédé d'un 4^e grade de Maître Secret constitue un bon sujet de réflexion.

Il est naturel de penser que les grades se sont constitués dans le désordre apparent le plus naturel, dans la mesure où chaque rite, chaque loge, chaque improvisateur, intéressé ou non, ont suscité des formulations dont il a fallu un grand effort de clarification pour ordonner la fantaisie.

Cependant, le jeu ici, consiste à retrouver une motivation vraisemblable. Voltaire prétend que pour choisir les Quatre Evangiles on a jeté sur l'autel, la cinquantaine d'évangiles qui circulaient, et que l'on a gardé les seuls qui étaient demeurés, les autres ayant été précipités à terre par la volonté divine. C'est une explication caricaturale, mais qui peut servir à définir certains choix.

Je ne prétends pas qu'on puisse trouver sens à tout. Je crois même que le souci d'annoncer la quête de la parole fut d'une bonne inspiration. D'autre par, il va de soi que les méfiances se sont toujours manifestées à l'égard de ceux qui prétendaient ajouter aux trois premiers grades, d'autres étapes sélectives. d'où, vraisemblablement, le souci de mettre un intervalle entre le grade de Maître et celui de Maître Parfait. Les loges de Maîtres installés, à vrai dire, ont pu suggérer la nécessité du secret. Car n'oublions jamais l'interférence des rites.

Ce qui est vraisemblable, c'est que comme toujours, la faiblesse de l'enseignement initiatique a justifié un allongement des épreuves et le rituel du devoir et du secret, qui constitue la pratique du 4^e grade apporte un enseignement nécessaire à ceux qui ont la prétention d'accéder à une quelconque perfection.

Quant à la redécouverte du nom de Jéhovah, il y a bien des raisons de croire en effet, qu'on a voulu en cacher l'importance en des temps où tout le drame politique avec des incidences provenant du sectarisme religieux. La Révolution Française est l'aboutissement de convulsions provoquées par des luttes religieuses et l'échec de la politique louis-quatorzienne.

pour ce qui est de la place accordée au chiffre quatre, je vois là une indication précieuse, sinon une preuve de la démarche qui a présidé à l'élaboration du rituel du 4^e.

La préoccupation des "instituteurs" quels qu'ils aient pu être - et il y en a eu successivement, sans doute, plusieurs générations, avec des points de vue différents préoccupés de mettre l'accent sur tel ou tel aspect de la voie spirituelle - , la préoccupation des "instituteurs" me semble avoir été de donner au 4^e sa place hautement symbolique dans la succession des modalités de l'analyse.

On sait que le pavé mosaïque est le symbole du binaire, comme les deux colonnes ; on sait également que le triangle est le symbole du ternaire, comme la devise, d'une certaine façon en est une explication. mais ce que l'on sait moins, c'est l'importance du quaternaire, dont, dans le christianisme, la figure est la Vierge et qui constitue une des plus difficiles notions à intégrer dans le raisonnement.

La démarche ordinaire est : ou bien, et d'une façon générale l'alternance, alternance qui se trouve consacrée par les ordinateurs et leurs circuits ouverts ou fermés. Le oui et le non, ou plutôt, le oui ou le non.

Seulement, on peut imaginer des ordinateurs à trois voies : le oui, le non et une synthèse des deux. On peut imaginer des ordinateurs où s'offriraient quatre voies, le oui, le non, la synthèse des deux et la négation de cette synthèse.

Et sans doute la complexité d'une telle réalisation dépasse actuellement les possibilités techniques. Je n'en sais rien à vrai dire, mais ce que je sais, c'est que la complexité des possibles devient telle que nous passons de l'alternance à la liberté. Car dès que nous ne sommes plus pris entre le oui et le non, la liberté s'établit par la complexité des possibles.

Je n'insisterai pas sur ce point parce que je suis à la limite de ce que je conçois clairement. Je ne doute pas que des esprits plus puissants que le mien n'aient déjà franchi les obstacles sur cette voie. Platon avait conçu le volume régulier à cinq faces. Et cela signifie vraisemblablement que le raisonnement à cinq voies est possible. Je n'en sais rien. ce que je conçois en revanche, c'est que le triangle n'est pas tout et que le quatrième terme impose un dépassement qui donne la pyramide.

Il ne pas rire des problème soulevé par le symbolisme du quatre, qui est à mon avis au cœur du problème de la Vierge.

Je laisse le champ à ceux qui mieux que moi peuvent le parcourir.

SECRETAIRE INTIME 6^e GRADE

Il paraît exister, d'emblée, entre la dénomination du grade et la légende qui lui sert de support, une discordance importante.

En effet, le zèle déployé par le Secrétaire intime s'apparente de près et de loin au pavé de l'ours de la Fontaine.

Comment prendre, comme base de perfectionnement, ce qui apparaît être un défaut ? L'indiscrétion n'a jamais été une qualité et ne mérite pas, à mon avis, d'être cultivée.

Cependant, le secrétaire intime devait craindre pour son maître, pour agir ainsi ; et son dévouement qui le place à ses côtés doit être porté à son crédit puisqu'il agit au péril de lui-même.

Mais le résultat de son action démontre qu'il était dans l'erreur. C'est donc que ses informations n'étaient pas satisfaisantes et qu'il aurait dû les garder pour lui sans intervenir.

Que penses-tu de cette situation ?

Être Secrétaire intime n'est-ce pas savoir garder des secrets et, en particulier, ceux que la confiance de l'autre a dévoilés ?

Le 6^e Grade est celui de " Secrétaire intime ".

Faut-il déjà oublier que nous avons entrepris l'étude de l'Art Royal ? Et dans quelle mesure peut-on régner en gardant les mains propres ?

Là où l'on règne on doit tout savoir. Tous les régimes prétendus démocratiques ont plus ou moins voulu supprimer les Services de renseignements. De nos jours, on parle de polices parallèles,

et on condamne de telles entreprises mais nul gouvernement n'est possible sans l'appareil de renseignement, de noyautage et de surveillance qui constitue l'ossature d'une société policée.

Je vais dire quelque chose de dramatique : sans ces services, la vie sociale serait une jungle. Quelle illustration actuelle on pourrait donner - si on savait tout - avec le " Green Peace " et ses équipées " pacifiques ".

Il n'y a qu'un danger, quand on aborde les problèmes de l'exercice du pouvoir, c'est l'angélisme.

Reste le message du 6^e grade, que tu considères dans son aspect ambigu. Tu parles de discordance évidente, et importante. Pourquoi ? A mon avis parce que tu n'as là qu'un grade en quelque sorte en abrégé.

Reprenons l'analyse au début.

C'est la curiosité qui a poussé le Maître Parfait à écouter aux portes. Souvenons-nous que Maître Parfait signifie maître qui a acquis la maîtrise de son métier, qui a achevé l'instruction pour ainsi dire mécanicienne, mais qui n'a pas encore accès aux valeurs morales supérieures. Il n'en est qu'au niveau où le pouvoir doit être assuré, et où il doit mobiliser ses moyens pour y parvenir. Nous allons bientôt entrer dans le cycle des grades chevaleresques, mais nous sommes encore dans le cycle du perfectionnement professionnel.

Il est vrai qu'il est bon d'avoir des informations.

Niais attention : le Maître partait court le risque de perdre sa vie en cherchant à savoir, et ce risque, il le connaît.

Si donc il poursuit, c'est qu'il connaît l'importance des renseignements quand on assume la responsabilité du pouvoir. Toutefois, il n'est pas question pour lui de révéler ce qu'il apprend. Il est surpris, soit, et il est surpris par des Secrétaires intimes. Il ne livre cependant pas ses secrets, du moins peut-on le supposer puisque ses futurs pairs le reçoivent parmi eux parce qu'il est " résolu persévérant et ferme ".

C'est en effet l'essentiel. Pour le pouvoir royal, seul habilité à en connaître, les secrets sont essentiels. Il est donc nécessaire qu'il ait à son service des agents, connaissant ses intentions secrètes,- intimes - mais assez courageux, et habiles, assez fermes et dévoués pour ne les révéler à personne qu'aux serviteurs accrédités auprès du pouvoir royal, et sur l'ordre de l'autorité suprême.

Reste que le service rendu n'entache pas l'honorabilité de celui qui le rend. Ici la morale individuelle devient la morale plus brutale du pouvoir, et la raison d'Etat n'est pas loin. Toutefois, l'agent est sauf s'il est loyal.

La question que tu poses est la suivante :

Comment prendre pour base de perfectionnement, ce qui apparaît être un défaut ?

La curiosité, un défaut ? Soit, il en est bien ainsi. Mais comme tout ce qui se manifeste, l'ambiguïté est la règle. La curiosité est aussi une qualité, et on lui ajoute l'épithète de " noble " quand elle va dans le sens de " la connaissance ".

Niais il reste à se demander si la hiérarchie des valeurs est un absolu, ou si elle n'est que relative au point de vue où l'on situe son action.

Car là est la grande difficulté sur la voie initiatique : faut-il se limiter à une étape ou, dans la progression, est-il indispensable pour s'élever, de comprendre autrement ce qui a été une fois compris ?

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas d'adopter comme absolu ce qui n'est également qu'une étape. Dans le fond, l'obéissance pure et simple est aussi ambiguë que toutes les modalités de la fidélité aux pouvoirs.

Alliance, promesse, protection ? Ne serait-ce pas ce qui est la condition même de toute collaboration utile, et le collaborateur peut-il s'attendre à être désavoué " moralement " ? J'entends bien qu'il peut l'être formellement Si la raison d'Etat l'exige. Mais le pacte est plus profond : le pacte est au cœur même du système, il est signé dans l'intimité de l'alliance.

Toutefois, comment peut-on accepter de faire ce métier : un métier qui consiste, étant informé, de ne rien dire, mais s'informant, de tout dire au maître ?

La réponse est simple : il y a des causes qui méritent tous les sacrifices, mêmes celui de l'honneur. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est pourquoi les décorations existent, mais il me semble qu'elles constituent une sorte de compensation nécessaire.

Quant à la moralité de ce grade : c'est naturellement la plus banale qui est invoquée. Soyons discrets.

Mais j'en tire moi une leçon : quand votre secret est surpris, faites-vous un auxiliaire de celui qui l'a percé à jour et au besoin servez-vous de lui pour surprendre le secret des autres.

Servez-vous 2 Surprendre ? Oui, donc Oubliez-vous qu'il s'agit de " gouverner " ? Si vous préférez être dans le rang, libre à vous, mais demandez-vous si l'on peut gouverner sans avoir les mains sales avant de juger ceux qui gouvernent.

Ils ont choisi de gouverner ? Bon ! De quoi vous plaignez-vous puisque vous ne voudriez pas le faire au prix qu'ils sont obligés de payer ?

Ils n'y sont pas obligés ? Parfait ! Mais alors qui ?

Ce n'est jamais qu'un mauvais moment à passer. Mais il faut y passer pour connaître les exigences de l'Ordre. Détache-toi des fruits de ton acte.

PREVOT ET JUGE 7^e GRADE

Le grade de " Prévôt et Juge " associe le pouvoir et le jugement, c'est-à-dire l'exécutif et le judiciaire.

Il apparaît en rapport direct avec la personnalité d'Hiram.

Hiram est peut-être tué parce qu'il n'a pas su exercer le pouvoir de telle façon que sa souveraineté soit acceptée par tous.

N'est-il pas impossible à un homme de gouverner ses semblables sans risque ?

Une fois nommés ou installés, un Maître, élu ou désigné, un souverain ne sont-ils pas amenés obligatoirement à changer leurs objectifs pour pouvoir gouverner ?

Pour diriger avec efficacité, pour construire, ils doivent forcer, obliger, dynamiser ceux qu'ils ont pris en charge. Cela ne va pas sans risque ni sans heurt et les amène rapidement à se poser la question de la réalité du bien-fondé de leur jugement et de leur entreprise, ou à perdre toute conscience de ce qu'ils font.

Comment combattre ce risque du pouvoir ?

Dans la confusion qui s'établit entre Hiram architecte et Hiram tel que l'imaginent les compagnons, il y a une possibilité de déterminer une doctrine du pouvoir et de l'action.

Non pas que cette doctrine puisse être adoptée - les circonstances rendent toujours impossibles l'application des théories pures. - mais on doit convenir que la réflexion et l'analyse, appliquées à la situation résultant de la mort d'Hiram, ouvrent une perspective immense aux économistes et aux politiques.

L'architecte n'a d'autorité que celle que lui confèrent sa compétence et l'ordre qu'il sait faire régner dans son chantier.

Mais, étant donné qu'il est présenté - sans que le mythe le précise autrement - comme le Maître du chantier, le glissement d'Hiram architecte à Hiram souverain est évidente.

Le grand problème est le suivant : faut-il administrer, ou faut-il gouverner ?

Il est certain que pour mener à bien une oeuvre, il faut administrer (pourvoir aux besoins et à l'ordre des travaux, ordonner les tâches), et subordonner les hommes d'après Ces tâches), mais il faut aussi gouverner, c'est-à-dire exercer une contrainte dans le sens de l'oeuvre à accomplir.

Seulement - et c'est là le contrepoint : est-ce qu'il faut gouverner pour mener une oeuvre à bien, ou peut-on gouverner seulement pour assurer l'ordre dans la cité en laissant les citoyens mener leurs tâches selon leur initiative personnelle ?

Autrement dit : le souverain veut-il conduire son peuple quelque part ou doit-il se contenter de laisser les sujets. ou les citoyens, décider de la direction de leurs travaux ?

Il va de soi que le problème se complique quand l'échange doit être fait des biens et des personnes entre plusieurs royaumes. Les questions de sécurité extérieure et de vie quotidienne se mêlent.

Rome a dû aller de conquêtes en conquêtes, et les citoyens de Rome ont fini par être des citoyens du monde et seulement pour instaurer une paix qui finalement n'est jamais qu'une espérance.

Mais il faut bien comprendre que le grade de Prévôt et Juge est un grade charnière précisément parce que le Souverain ne peut se contenter de régner, et le Juge et le Prévôt d'administrer la Justice.

Et c'est là qu'intervient la nécessité de contraindre. Car les ouvriers, si rigoureusement qu'ils aient été dressés à la discipline et à leurs métiers, n'en sont pas moins des hommes qui veulent être motivés pour agir. Et, d'autre part, leurs passions les entraînent au-delà des bornes de la conduite civique.

Or, d'une part : lorsqu'on règne on doit tout savoir sur le territoire de son royaume - aux quatre horizons - et, d'autre part, il faut connaître les intentions de l'Architecte.

Mais ce grade bouleverse toutes les données de ce que la mort d'Hiram nous avait enseigné.

Ce que la mort d'Hiram nous laissait à craindre, c'est que les plans de la construction fussent à jamais perdus. Or, ils sont dans la cassette d'ébène, dont Johaben a la clé.

D'autre part, alors que dans la mort d'Hiram, il n'est pas question de l'autorisation souveraine et que les sept compagnons se mettent spontanément à la recherche d'Hiram, dans le septième grade, il y a une organisation du pouvoir, non plus en fonction de cette mort d'Hiram, mais de l'œuvre à accomplir.

En réalité, on peut considérer le Prévôt et Juge comme le chef du personnel d'une grande entreprise. Et c'est d'ailleurs l'intérêt de cette fresque initiatique de nous amener à réfléchir sur l'organisation traditionnelle des travaux, des chantiers, des industries.

La justice est nécessaire, et d'abord à l'ordre. C'est parce que la justice est efficace que l'ordre peut être maintenu, et c'est une précision importante, car la répression apparaît comme subordonnée à l'administration de la Justice dont l'efficacité est préventive.

Autrement dit, le Juge doit intervenir avant le Prévôt. C'est assez intéressant, Si l'on considère la plupart des pratiques modernes, où le Juge intervient après l'action du Prévôt.

Mais c'est également un signe de la confusion qui règne dans les esprits. Car quel est le devoir d'un souverain ? Celui de maintenir la balance égale entre les divers corps de métiers, et de traiter avec justice tous les individus, selon leurs aptitudes, leurs fonctions et leurs fautes.

Le souverain est le mainteneur de l'ordre d'abord parce qu'il le connaît, et le révèle (toute la pédagogie et tout le civisme des pouvoirs se trouvent impliqués dans cette observation).

Il faut donc savoir parler aux travailleurs du chantier, et aux pourvoyeurs.

Niais il faut encore que l'Architecte ait dressé les plans et que ces plans soient exploités : d'où la Grande Parole. Et ce peut être évidemment la loi de Dieu, mais également l'idéal des hommes, dans la construction du Temple extérieur qui abritera l'humanité enfin pacifiée.

Maintenant, peut-on gouverner sans risque ? Sans doute est-ce la quadrature du cercle, car pour gouverner il faut instaurer le règne de la Justice et pour faire régner la Justice il faut connaître la Loi - de Dieu et des hommes - et éclairer les hommes sur les obligations qu'ils doivent remplir eu égard à cette loi.

Mais éclairer suffit-il ? Sans doute ? Mais y parvient-on ? Là est la difficulté. Et avant d'y être parvenu, on doit contraindre ce qui entretient la violence tant que l'esprit de Justice n'inspire pas tous les citoyens.

INTENDANT DES BATIMENTS 8^e grade

Terminer les grades d'action avant les grades d'élection par cette notion d'entretien, de conservation, de pérennisation, me paraît capital.

En effet, combien d'entre nous laissent se dégrader ce qui leur a été confié, combien n'exploitent pas totalement les possibilités qui leur sont offertes,

Combien de Frères ne s'occupent jamais de l'entretien de leur corps ni de leur esprit ?

Combien de Temples partagés entre plusieurs obédiences ressemblent à des HLM mal entretenues ?

Il ne suffit de construire, il faut continuer l'oeuvre entreprise par l'entretien de ce qui existe, mais cela aussi est difficile car on n'est pas maître du plan et le temps de toute façon, amène une dégradation certaine.

Ce grade inspire une vertu maçonnique : conserver son intégrité.

La pose de la première pierre est le plus souvent une cérémonie solennelle, fervente et prometteuse.

Mais il faut lutter avec le temps qui dégrade les souvenirs trop formels, qui use les meilleures volontés, et cette lutte exige une patience continue et une détermination lucide pour seulement maintenir les choses en l'état.

La construction de tout édifice fonctionnel est non seulement une tâche qui s'inscrit dans le délai prévu pour terminer les travaux, mais une obligation qui va s'étendre tant que l'édifice sera utile et abritera des activités nécessaires.

L'Intendant des Bâtiments doit savoir d'abord comment se construit un édifice, mais encore comment il se conserve. Et cela implique à la fois la connaissance des matériaux et celle des hommes. Cela impose une vision des rapports à deux niveaux : rapport de la matière avec le temps et avec les dégradations que lui font subir les hommes, rapports des hommes entre eux, en raison de l'activité qui les rapproche ou les divise.

Il faut bien comprendre que le Temple c'est la communauté - l'ordre social - mais aussi la personne - le Temple que constitue le corps. Il faut y ajouter naturellement le Temple que constitue le paysage naturel, qui lui aussi est à la merci des hommes.

Or il est à peu près certain que l'attention n'est jamais attirée avec assez de rigueur sur les dégradations permanentes qui sont l'oeuvre du temps et des hommes.

Il importe donc que l'Intendant soit là qui veille et qui exige. Le service de l'Intendant des bâtiments n'est pas seulement celui d'un artisan ou celui d'un majordome, il est celui d'un collaborateur conscient des exigences de l'oeuvre entreprise, disons, puisqu'il s'agit de l'image du Temple, qu'il est le service d'un mainteneur de la tradition

Mais son service est nécessairement secret : son exigence ne doit en aucune façon paralyser la fonction du bâtiment.

On sait que certaines situations sont révélatrices à ce sujet : les bibliothécaires sont souvent si soucieux de conservation qu'ils empêchent tout usage des trésors dont ils ont la garde.

Les bâtiments publics sont souvent à ce point négligés par ceux qui en ont l'usage qu'ils sont bientôt de véritables taudis.

J'imagine aisément que l'on juge un peuple à l'état de propreté de ses latrines publiques. Mais la constatation que je fais est la suivante : ces latrines sont si lamentables qu'on préfère les supprimer, tant on a peu d'espoir que le public les respectera.

Bien sûr cet exemple est provoquant. Mais il suffit d'ouvrir les yeux pour constater que la vocation du conservateur est le plus souvent méprisée alors qu'elle devrait apparaître comme une condition du progrès.

Or c'est l'action qui révèle le sens des rapports entre l'homme et son milieu, le sens de la nécessité quant à la conservation d'une entreprise et quant à son fonctionnement harmonieux.

Il y a trop de similitude entre l'ordre social, l'ordre naturel et le corps humain pour que ce qui s'applique à l'un ne s'applique pas aisément aux autres. Aussi, ce n'est pas là qu'il faut, à mon avis insister. Il suffit de marquer l'évidence : rien ne subsiste qui ne fasse l'objet de l'attention constante de spécialistes conscients non seulement de l'importance de l'édifice, mais des fonctions qu'il permet d'entretenir de façon efficace.

Il y a une autre façon de considérer la question : les marchés ont été des lieux sacrés. Le potlach est une institution qui révèle que l'échange s'accompagne toujours d'une certaine sacralité.

Les basiliques furent des marchés avant que d'être des temples. Mais on est à peu près convaincu, selon les données de l'ethnologie, que souvent les temples, les lieux religieux, sont également des réserves, des abris, pour les trésors communs. La fonction sacrée du temple est de permettre la durée de la communauté. Et cette fonction a d'abord été assumée de façon très positive : le temple était le lieu où était gardé le Trésor Public !

Je laisse aux historiens le soin de donner des exemples ou de trouver des passerelles entre les affirmations spéculatives et les pratiques effectives. Je me contenterai de deux indications

Jésus a dû chasser les marchands du Temple. Et il faut le prendre au pied de la lettre. Les Templiers étaient les détenteurs du trésor royal.

Je crois que le Temple est le lieu où la valeur suprême d'une communauté ou d'un individu se trouve l'objet de l'attention des individus conscients. Et l'on voit que l'indication vaut pour les divers ordres : naturel, personnel et communautaire.

Mais on ne prend conscience de la nécessité d'entretenir les édifices qu'en raison de l'action qui est permise par leur moyen.

Et on peut dire, en définitive, que nulle action n'est plus haute que celle qui permet de libérer l'esprit des servitudes matérielles. Ce qui fait que la prétention à la vie spirituelle n'est qu'une vanité si l'organique n'est pas l'objet des soins indispensables.

Le supérieur repose sur l'inférieur et lui donne sens. Mais l'inférieur conditionne le supérieur et lui donne champ.

MAITRE ELU DES NEUF 9^{ème} GRADE

Ce premier grade d'Élu a l'ambition de montrer que la justice n'est pas vengeance et que l'excès de zèle est nuisible.

Pour ce faire, la légende dit que Salomon tira au sort les noms des 9 Maîtres chargés de suivre un indicateur ayant déclaré connaître la retraite du meurtrier d'Hiram.

Que serait-il arrivé si Johaben n'avait pas été des neuf ?

Peut-on s'en remettre au hasard pour le choix des hommes ?

La maîtrise ne confère donc pas la sagesse à tous ?

Les Compagnons de Johaben réclament de Salomon la clémence pour leur frère qui, par excès de zèle, a tué le meurtrier d'Hiram.

C'est donc qu'ils entendent assumer collectivement la responsabilité de cet assassinat. Pourquoi ?

Nous sommes là dans un dédale où la plupart des notations apparaissent comme surajoutées, et composant une sorte de memento plutôt qu'une construction tout à fait ordonnée et logique.

Il est vrai que l'affirmation : la vengeance n'est pas la justice, peut passer pour le thème majeur du grade. Mais effectivement, on peut se demander si le tirage au sort des élus qui vont à la recherche du meurtrier d'Hiram a une signification initiatique.

Je pense qu'il en est ainsi, précisément parce que le sort est en définitive, le seul moyen de distinguer entre égaux. Dire que c'est s'en remettre au hasard pour le choix des hommes, c'est évidemment parler avec une apparence de bon sens, mais si l'on considère la réalité, on s'aperçoit que la plupart du temps, les fonctions sont attribuées sur des critères qui confinent largement avec le hasard. Que dire des vocations, que dire des promotions, que dire des choix opérés selon les mots, selon les apparences, selon les affinités familiales ou sociales ? Comment choisir, d'autre part, quand on ne sait quelle mission précise incombera aux élus et quelles aptitudes singulières appartiennent à tel ou tel.

Dans la plupart des situations, on choisit au hasard celui qui va se trouver en position d'assumer la responsabilité, et l'événement découvre que les révélations ne sont pas rares en face de circonstances exceptionnelles.

Je crois que c'est Cioran qui disait que dans les crises on se choisit un chef pour n'être pas obligé d'être soumis à tous le monde.

Ici, quelle motivation permettrait de distinguer, en dehors du tirage au sort, la nature particulière de l'enquêteur souhaitable ?

L'objection c'est Johaben. Comment se fait-il que Johaben qui connaît le lieu (la caverne) où s'est réfugié le meurtrier, ait été tiré au sort ? Je crois que l'explication est dans le 8+1. Huit sont en fait tirés au sort et Johaben en tant qu'émanation ou bras droit de Salomon, se trouve désigné d'office.

Maintenant attention, quelque chose me paraît essentiel : les jurés sont tirés au sort. En effet, le jury représente de façon symbolique la communauté, la nation ; il n'est pas question de choisir qui va juger quand le jugement porte sur un fait qui intéresse l'ordre public. Le tirage au sort égalise la responsabilité.

Ici on se rend compte de l'intervention du Maître Élu des Neuf qui frappe Abiram avec le poignard trouvé dans la caverne, que le jugement ne doit pas être seulement l'affaire des jurés, mais que laissés à eux-mêmes, les jurés peuvent avoir le désir de venger le Maître en tuant son meurtrier et en apportant sa tête au Roi. C'est une tradition des anciens guerriers ! Justice est alors faite.

Mais il y a aussi une contradiction à corriger ou à éclairer : le zèle des Neuf est-il à imiter ou à condamner ? Pas de zèle, seul le Sage peut se le permettre !

Une autre remarque est à faire qui touche au fondement des communautés humaines et Hannah ARENDT a souligné le fait que la plupart des communautés sont fondées sur le crime collectif. Le partage des responsabilités du crime soude entre eux les complices et transforme des coupables en individus soucieux d'assurer par leur solidarité la défense de chacun eu égard à ses responsabilités.

En gros, je dirais que la faute partagée et occultée est à l'origine des solidarités nationales. Le génocide des Indiens semble être ce qui a donné à l'unité américaine sa vitalité. Et sans doute est-ce ce fait qui est au départ de la théorie avancée par Hannah ARENDT. Mais il y a vraisemblablement quelque chose d'analogue dans le "péché originel" ; et sans doute aussi, je veux le croire, le meurtre de Romulus a donné à Rémus le caractère nécessaire à la fondation de la communauté romaine.

De même, la mort du Christ, comme élément libérateur - car le Christ meurt en somme volontairement - semble à l'origine du christianisme et de la communauté chrétienne.

Sans aller jusque là, j'avancerai que la mort de Louis XVI fut pour les Révolutionnaires, une sorte de crime commun qui fondait leur complicité et assurait le caractère irréversible de la Révolution.

Ici, la communauté s'établit non pas sur le meurtre du meurtrier d'Hiram, mais sur le passage d'une justice brutale à une justice fondée sur l'intervention du souverain. Ce n'est plus la vengeance, c'est l'ordre qui l'emporte. Et le souverain symbolise la communauté dont il prend en charge le crime.

Il y a là une idée extrêmement importante au droit de grâce et à la peine de mort. Toute la communauté est solidaire de la sanction qui peut être définitive lorsqu'elle est la Mort. La solidarité de la Nation est engagée dans le châtement du coupable et le sang retombe sur tous, sauf si le souverain fait grâce, c'est à dire assume le pardon. L'ordre social ne peut être préservé que si toute la communauté se sent solidaire des sanctions prises en vue de le maintenir et de le préserver. On l'oublie un peu trop de nos jours. C'est un jury qui condamne, c'est à dire, l'ensemble de la nation. D'où le caractère incertain de la décision et sa valeur transcendante, puisque c'est la nation qui prend sur elle les moyens de rétablir l'ordre troublé par l'un de ses membres. La nation se punit elle-même en la personne du criminel. C'est en somme la pratique du bouc émissaire avec une sorte d'individualisation du choix de la victime expiatoire.

A méditer.

ILLUSTRE ELU DES QUINZE 10^e GRADE

Emu par les plaintes lamentables poussées par Romual et Gravelot pendant leur exposition, poitrine et ventre ouverts en croix au soleil, aux mouches et autres insectes, leurs bourreaux leur coupent la tête. Par charité ?

Leurs corps réduits sont jetés hors de Jérusalem pour être mangés par les corbeaux et autres bêtes féroces. Les têtes des trois assassins d'Hiram (celle d'Abi-Ramah avait été conservée, embaumée) sont exposées au bout de piques, aux endroits où ils avaient attendu le Maître Architecte.

N'est-ce point davantage vengeance que justice ?

C'est d'ailleurs ce que dit le T. I. M. en fermant les travaux : "Mes Frères puisqu'il est six heures du soir, que notre Respectable Maître Hiram est vengé et tout est accompli, je vous invite à fermer les travaux de ce Chapitre".

Cet enseignement suivi à la lettre ne fait-il pas admettre également la nécessité de la peine de mort ?

Je ne saurais insister assez sur le caractère des enseignements communiqués par les rituels. Comment considérer que ces enseignements puissent être "suivis à la lettre" étant donné que le premier enseignement qui est donné, lors de l'entrée du profane dans l'ordre maçonnique est : "Ici tout est symbole".

Il y a dans la considération de la lettre une tentation à repousser : c'est celle de la tenir pour un absolu. La lettre n'est rien sans l'esprit et l'esprit est ce qui relativise la lettre.

On n'est pas un homme moral du seul fait que l'on dit les principes de la morale : obéir en aveugle aux prescriptions, c'est bien là le vice du pharisien, le drame du dévot, le péché du fanatique.

Prenons l'exemple de cette vengeance et demandons nous d'abord, si les mœurs n'ont pas connu de pareilles pratiques. Soyons assez honnêtes pour constater qu'aujourd'hui, même dans certaines régions, en certains milieux, de telles pratiques ont disparu.

N'allons pas jouer au moraliste, mais au contraire, demandons nous si l'homme laissé à lui-même n'offre pas l'exemple d'une telle cruauté.

Que celui qui vit les yeux fermés réponde à la question en invoquant les résolutions angéliques et les communiqués officiels, libre à lui : mais la réalité est autre.

Ceci dit, l'horreur même de cette boucherie doit nous inciter à réfléchir aux raisons qui poussent le rituel à l'évoquer.

Nous verrons que c'est là, dans une certaine mesure, l'occasion de mesurer le progrès fait dans les esprits et les progrès à faire dans les mœurs.

Que je sache, ce n'est pas il y a mille ans que l'on a pendu Mussolini et sa maîtresse à un crochet de boucher !

Il est vrai que la vengeance est encore la loi de bien des clans, et peut être même les grands problèmes du terrorisme ressortissent de cet état d'esprit.

Que ces horreurs soient évoquées montre bien qu'il n'est pas question de moralisme, mais de lucidité. L'homme est capable de telles pratiques. Voilà ce dont il faut prendre acte si nous voulons comprendre de quelle façon le tableau des mœurs nous est présenté.

Je ne saurais présenter cette explication comme légitimant les pratiques évoquées, d'autant qu'on a promené des têtes au bout des piques lors de la Révolution. Et sans doute était-ce les têtes de quelques nobles francs-maçons

Roger Bongard écrit, citant les commentaires des anciens rituels : "La charité n'est pas faiblesse, la maçonnerie nous demande d'aimer la justice et de la servir d'un cœur purifié de toute haine".

Un peu plus loin dans la relation de la légende, on peut lire que "Romenil et Stavelot, les deux autres assassins d'Hiram, furent attachés à deux poteaux par les pieds, le cou et les bras liés derrière le dos. On leur ouvrit le corps depuis la poitrine jusqu'aux parties honteuses et on laissa de cette façon à l'ardeur du soleil, l'espace de huit heures. Les mouches et autres insectes s'abreuvaient de leur sang".

Qui a vu un étal de boucher dans un village du Sahel au mois d'avril imagine le spectacle et se pose la question :

"Est-ce aimer la justice que de supplicier ainsi les hommes mêmes coupables de crime de sang ? "

Est-ce aimer la justice que de supplicier des hommes, mêmes coupables de crime de sang ? "

C'est ainsi qu'on pourrait poser la question en effet, considérant la signification raisonnable du grade (la charité n'est pas faiblesse.... la maçonnerie nous demande d'aimer la justice et de la servir d'un coeur purifié de toute haine").

Et il est vrai qu'évoquer la peine subie par les assassins d'Hiram que l'on ouvre depuis la poitrine jusqu'aux parties honteuses et qu'on laisse au soleil, l'espace de huit heures, etc. n'est pas très compatible avec la dignité des intentions.

Je voudrais là-dessus faire un commentaire qui sera long, mais peut-être pas inutile, en dépit des détours où je prévois que je vais m'engager.

Ma première observation sera terre à terre : sans doute ce supplice nous indigne, mais n'oublions pas qu'au XVIII^e siècle encore, on faisait périr les condamnés sous les coups et qu'on les attachait à la roue.

On pourrait donc admettre que ce supplice n'est qu'une transposition qui date et que l'on n'a pas corrigée.

Ma deuxième observation sera peut-être plus audacieuse : le supplice infligé et l'allusion aux parties honteuses fait songer à un sacrifice rituel et c'est ainsi sans aucun doute que l'on ouvrait les cochons et que l'on sacrifiait les agneaux sur l'autel. Le supplice serait alors encore une transposition, mais de caractère sacré. Ce serait l'évocation d'un cérémonial religieux. Je me suis d'ailleurs laissé dire que si les combattants musulmans égorgent leurs ennemis, c'est en vertu d'un rite traditionnel et religieux. Il y a là quelque chose sans doute à considérer.

Mais à vrai dire, je préfère entrer dans l'explication longue que j'ai l'intention, d'avancer à l'appui d'une sorte de démarche méthodologique, qui, si elle ne fait pas preuve en l'espèce, pourra peut-être donner une idée de la façon dont il peut être profitable de résoudre les difficultés qui s'offrent à notre esprit rationnel et logique.

La méthode qui consiste à corriger ou à effacer ce que l'on en comprend pas sous prétexte que nous le trouvons absurde se heurte à un préalable : pensons nous que ceux qui nous ont précédés ont laissé subsister l'absurdité qui nous choque par ignorance ou par stupidité ? Ne pouvons nous leur prêter au moins autant de sens que nous prétendons en avoir nous-mêmes ? Alors, si tel le sentiment que nous avons, pourquoi éliminer ce qu'ils ont jugé bon de maintenir. Sans doute avons nous tendance à considérer comme superstition tout ce que nous ne comprenons pas des pratiques ancestrales. Mais souvent, c'est par aveuglement que nous refusons de tenir compte d'indications d'apparence absurde et dont le fondement nous échappe ; mais à l'occasion, nous découvrons que nous ignorions le fond des choses. N'est-ce pas ce qui s'est passé pour la pénicilline ? Et pour certaines médications à usage des bovins ?

En réalité, il vaut mieux considérer des exemples littéraires.

Chacun connaît le conte de Cendrillon, et se souviendra peut-être de la pantoufle de verre ou de vair. Certains disent, c'est du vair, car on ne peut pas penser qu'une pantoufle soit en verre. D'autres disent : le vair est souple, une pantoufle de vair peut s'adapter à bien des pieds tandis que le verre ne joue pas et ne convient qu'au pied pour lequel la pantoufle a été moulée.

Or, qu'il soit absurde de penser qu'on fait des pantoufles de verre apparaît curieux à ceux qui admettent que les citrouilles peuvent se transformer en carrosse. En fait, dans les contes, toutes les mutations sont à la merci de l'imagination.

Mais si l'on passe à l'idée, on se rend compte que la vertu de la pantoufle est de révéler son unique propriétaire et donc, de permettre l'identification.

On se souviendra des contes où le critère est l'anneau qui ne se passe qu'au doigt de celle qui a été aperçue par le prince. Cet anneau est en somme, le signe de reconnaissance.

Bref, ce qui compte, c'est le signe. Et quand les messagers se reconnaissent parce qu'ils sont porteurs d'une moitié de carte à jouer dont le découpage assure la provenance, nous nous trouvons

dans le domaine du symbole, tel qu'il s'entend dans son sens originel : parties d'un tout dont l'une et l'autre se rejoignent pour permettre l'identification.

Ainsi, ce qui est important dans la pantoufle, qu'elle soit de vair ou de verre, c'est qu'elle permette d'identifier la princesse.

Pourquoi ce détour ? Parce ce que précisément nous sommes avec le sacrifice rituel des meurtriers d'Hiram, dans le cadre de l'absurdité apparente qui dissimule une signification plus profonde.

C'est vrai, l'acte d'ouvrir le corps par le milieu est un acte rituel. Cela signifie que la justice ne doit pas s'exercer en dehors des procédures concertées et admises par la loi et selon l'ordre "sacré".

Sans doute ne percevons-nous plus le progrès que représente le meurtre rituel sur l'homicide sauvage, mais il semble que nous pouvons par là retrouver une justification rationnelle à un aspect assez cruel en soi de la figuration.

Si nous passons à l'idée de Justice, nous nous trouvons devant une évidence rarement acceptée.

La Justice apparaît comme un absolu. Il semble, pour l'opinion en un moment donné, que le châtement est juste - la loi du talion fut en son temps tenue pour juste - comme d'ailleurs, le meurtre rituel - comme aussi la peine de mort, comme la prison - comme l'asile psychiatrique ici et là. Or, le châtement, comme l'idée de l'appareil judiciaire sont des aspects relatifs de la grande fonction abstraite que l'on désigne sous le nom de Justice.

Cette Justice en fait est la notion qui correspond à la nécessité de rétablir un ordre qui a été troublé. Une rupture dans l'ordre du sacré et c'est là une des réflexions que l'on peut tenir pour inspirées par le 10^e grade.

SUPREME CHEVALIER ELU 11^e GRADE

On apprend que les Suprêmes Chevaliers élus sont tirés au sort.

- Est-ce la bonne manière de sélectionner les meilleurs ? Ils sont destinés à gouverner les 12 tribus d'Israël.

- Les meilleurs peuvent-ils de plus, être ceux qui ont été "cause du châtement des assassins de l'Innocent ?"

- L'Innocent est-il Jacques de Molay ?

Les sublimes chevaliers - les douze chevaliers - les douze gouverneurs d'Israël - sont-ils tirés au sort ? Les meilleurs peuvent-ils être ainsi désignés ? Et peut-on choisir ces élus parmi ceux qui ont perpétré le châtement et ont, avec celle des coupables, ramené la tête d'un innocent ?

Les questions sont bien là et il faut tout comprendre. Mais précisément, c'est l'effort drastique, c'est la purification de l'esprit, c'est la démarche, le passage au-delà des banalités vulgaires.

On ne peut choisir les gouverneurs parmi ceux qui n'ont pas participé au crime collectif, qui n'ont pas assumé la solidarité dans l'épreuve, si équivoque soit-elle. Il y a une solidarité dans l'exercice du pouvoir qui ne s'accommode pas de la pureté des uns et de la corruption ou de l'avilissement antérieur des autres. Dans une opération révolutionnaire ou dans une action répressive, tous les hommes de pouvoir sont complices et il ne sert à rien de dire : je n'avais pas voulu cela. on est dans l'équipe de pouvoir ou l'on a refusé d'y entrer. Mais si l'on y est, il faut tout prendre en charge.

Ces gouverneurs, peut-on les choisir en connaissance de cause ? La fatuité des ministres peut leur faire croire qu'ils sauront distinguer ceux qui conviennent à tel ou tel poste en raison de telle ou telle de leur qualité. Mais les circonstances changent, les événements modifient les rapports entre les hommes. Tel qui convient aujourd'hui, demain est dangereux, au poste même où il vient de réussir.

Le choix est-il sûr ? Sans doute entre les hommes qui ont prouvé leur solidarité n'est-il pas aisé de choisir. N'oublions pas que les purs ou les faibles ou les ingénus ont été éliminés. Seuls demeurent ceux qui ont dû prendre en charge le crime contre l'Innocent.

Les meilleurs sont suivis des pires. La réussite de l'un prépare l'échec du suivant. Qui sait qui ? Qui peut quoi ? Le choix des chefs - préfets, gouverneurs - n'est pas celui des techniciens, il est celui de politiques et les politiques ne sont fiables que s'il sont compromis dans la même équipée. Su plus ou du moins d'aptitudes ou de réussites, le hasard souvent en décide.

C'est là une considération qui incite à beaucoup d'humilité. Comme les médiocres sont le nombre, la médiocrité et de fait et de droit. Il me suffit que la sélection se soit opérée selon des critères solides.

Quant à cet innocent, il y en a toujours un qui périt dans la lutte pour le pouvoir des mains de l'équipe à l'assaut des places. Alors quel est-il cet innocent ?

Le peuple ? On peut l'admettre. Jésus entre les deux larrons ? Sûrement ! C'est vraisemblablement une interprétation possible. Hiram lui-même ? Peut-être. Plus tard, Jacques de Molay ? Mais était-il innocent ? Et que signifie ce mot face au pouvoir royal ? A la raison d'état ?

A mon avis, l'innocent est le symbole de tous les êtres inoffensifs que les ambitieux sacrifient à leur volonté de puissance.

Toutes considérations d'opportunité, de convenance, d'adaptation souhaitables mises à part, il faut aborder ce problème du tirage au sort des mandataires (ou gouverneurs - ou préfets, peut importe le titre lorsqu'il s'agit du représentant du pouvoir suprême, assumant la délégation de ce pouvoir).

Mais au préalable disons, pour n'y plus revenir, que l'Art Royal consiste à maîtriser les choix et c'est la science de placer là où il convient les hommes qui produiront naturellement, et par la simple manifestation de leur activité, l'effet souhaité.

Par exemple, il n'est pas rare, quand on veut provoquer une révolte, d'envoyer un faible ou un maladroit. Si l'on veut pacifier, il n'est pas opportun d'envoyer un homme de rigueur et de droiture. Bref, le souverain a pour mission, de par sa position, de placer comme un chef d'orchestre habile, les instruments convenables dans les lieux susceptibles de réagir selon ses vœux et souvent, à l'insu de l'intéressé lui-même.

Je passe, c'est de la politique élémentaire à laquelle on ne fait jamais très attention, précisément parce que le régime démocratique tend vers le procédé de tirage au sort.

Venons à ce procédé. Il est logique, il est rigoureusement le système qui convient entre des pairs. On ne saisit pas assez que l'égalité implique l'indétermination en la matière. Si tous les pairs se valent, ce qui est implicite, pourquoi avoir l'air de favoriser l'un plutôt que l'autre, ou de supposer l'un plus habile que l'autre ? Pour donner à la décision sa vertu - neutralité et équité - le sort est ce qu'il y a de plus naturel.

Ainsi ne nous y trompons pas : les généraux, comme les préfets, dès qu'ils ont atteint le degré suprême, ne peuvent être qu'interchangeables. C'est la vocation des pairs du royaume d'être susceptibles de devenir Roi.

Quant à savoir si le tirage au sort produit des résultats satisfaisants, il faut se résigner à comprendre que tout va toujours mal dans le gouvernement des hommes, pour une fraction de la population. La diversité des métiers, des natures et des tempéraments, comme d'ailleurs la nature des choses, empêchent qu'une unité cohérente se constitue, autrement que par l'effet d'entraînement - changeant et même versatile - d'une majorité.

GRAND MAITRE ARCHITECTE 12^e GRADE

Le 12^e grade, celui de Grand Maître Architecte, reprend le thème de la construction du Temple un peu oublié depuis quelques grades. Le meurtre d'Hiram a beaucoup perturbé les travaux...

Succédant à des grades consacrés à la pratique sociale, le Mythe de la Construction du Temple ne reprend-il pas une place de choix ?

On pourrait penser que la nature du chantier importe peu. D'accord pour un temple, mais pourquoi celui de Salomon ?

Remarquons aussi que la nature du travail a changé : Le secret opératif a évolué, il n'est plus aussi strict. Les connaissances débouchent sur la Connaissance. Science, Volonté, Intelligence sont évoquées.

Tout cela ne traduit-il pas une importante étape ?

Le Grade de Grand Maître architecte serait-il avant tout annonciateur ?

L'enseignement des ordres architecturaux faisait l'objet d'un traitement particulier dans le rituel maçonnique. Les colonnes doriques, corinthiennes, ioniennes avaient également - et ont toujours, valeur de symbole. Mais de nos jours on passe.

Ceci est un premier point sur lequel je n'insiste pas, car la fonction d'architecte est, à l'heure actuelle, dévalorisée - l'ingénieur prend de plus en plus le pas sur l'architecte - dans la mesure où la technique l'emporte, dans les considérations architecturales, sur l'Art et le souci esthétique. Ce n'est pas le lieu d'en discuter. Mais on peut constater que cette évolution se produit également dans le domaine médical où la technique prend le pas sur l'Art. Et peut-être dans le domaine administratif et politique sommes-nous en train d'assister à une évolution de cet ordre. Ce qui est évident, c'est que les moyens mis en oeuvre pèsent d'un poids plus lourd que l'avis des hommes concernés et qu'on le veuille ou non, les réactions ouvrières, qui, en dépit des prétentions révolutionnaires des porte-parole, sont des réactions - c'est à dire, freins au changement - ces réactions traduisent le sens de l'évolution ou simplement des habitudes de ces mêmes hommes.

Là se trouve le point charnière : cette évolution sert-elle à l'humanité ?

Je me garderai bien de trancher. Mais en revanche, je dois dire que j'éprouve, comme toi, le sentiment que le 12^e grade est révélateur, et qu'il constitue en effet, une sorte de hiatus dans la suite des enseignements fondés sur le caractère clos de maçonnerie (caractère dont la rigueur est bien entendu caricaturale, mais qui passe aux yeux de certains pour le principe même de l'Ordre).

Or, nous disons ici : la garantie de notre secret réside dans notre science même. Il ne suffit pas de nous entendre pour acquérir cette Science. Il faut aussi comprendre et l'on ne peut nous comprendre qu'en ayant l'intelligence naturelle nécessaire et après avoir accompli les travaux préparatoires.

N'est-ce pas en effet qu'on ne peut comprendre une Science, quelle qu'elle soit, sans avoir accompli les travaux préparatoires ? N'est-ce pas en effet que le secret est moins une question d'occultation que d'incompréhension ?

Certes, ne disons pas, sinon par jeu d'esprit, que nous nous cachons pour provoquer par l'attrait du mystère, le désir de pénétrer parmi nous, mais ne refusons pas de considérer qu'il y a tout de même quelque chose de cet ordre dans les motivations de notre discrétion.

L'enseignement obligatoire a rendu méprisable ce qui faisait l'objet des vœux les plus ardents des individus soucieux d'élévation sociale et de perfection morale. La prostitution du savoir n'est jamais bonne pour la science ni pour la recherche.

Il serait bon que les hommes de jugements connaissent nos travaux. Non les résultats, mais la pratique et il n'est à redouter que notre incapacité d'être à la hauteur de nos prétentions.

Il est vrai pourtant que les voyeurs troubleraient le jeu si subtil qui contribue à la formation de l'égrégor. Une loge c'est comme une famille : les intrus y sont dangereux par leur nature même que par leur malveillance déterminée. Ils sont des entraves sans le vouloir. Il n'est qu'une façon de comprendre le travail des francs-maçons, c'est de travailler avec eux, et je déplore avec une vigueur certaine, l'espèce de désaffection - liée à l'existence des Rotary's, Lion's, Kilwanis et autres clubs mondains ou affairistes - le discrédit où l'enseignement maçonnique est tombé.

Je déplore également le fait que beaucoup de maçons ne se rendent pas compte de la spécificité de l'instrument qu'ils ont reçu en partage et qu'ils négligent l'essentiel de l'héritage.

Reste cette évidence : le travail de réflexion mutuelle est en loge ce que l'on a pu faire de mieux pour des hommes en communauté.

Il y a dans la tradition maçonnique une vertu "pratique" qu'il serait misérable de notre part de laisser disparaître et il y a dans l'ordre symbolique de nos rites et de nos grades, un enseignement

qu'il serait bien difficile et long et peut-être même impossible à reconstituer, bien que sur ce point, les artistes et les penseurs représentent tout de même des instruments de transmission et de diffusion indispensables.

Maintenant, savoir si le grade de Grand architecte est dans une série, un grade annonciateur, une façon de présenter les choses un peu plus simplement ?

Tout ce qui précède - et c'est parfaitement dit (que je sois seul ou en compagnie, j'ai toujours des collaborateurs. Les éléments que je mets en oeuvre ont été élaborés par d'autres et le produit de ma pensée sera matière pour les futurs ouvriers) et tout ce qui suit, est en rapport avec le présent. Le grade annonce autant qu'il résume. Sans doute ne percevons-nous qu'une partie de cette richesse virtuelle, mais il ne tient qu'à nous d'agir selon notre nature en fonction de notre pensée et de notre jugement présent.

Maintenant, pourquoi le Temple de Salomon ? Parce que la franc-maçonnerie et la tradition opérative ont été l'apanage des lecteurs de la Bible et que la destruction du Temple de Salomon a été un événement dont l'Antiquité a connu, en raison de la dispersion des Juifs. Mais aussi parce que Salomon est un Roi dont le prestige est devenu mythique. Nous sommes en pleine culture méditerranéenne, et le monothéisme impliquait l'unicité du Temple de référence. Le polythéisme pouvait, lui, montrer plus de temples que de cités.

C'est un peu court sans doute comme justification, mais quoi d'autre ?

ROYAL ARCHE 13e GRADE

Dans le souterrain, chaque porte s'ouvre sur un mot : ce sont les Séphiroth.

Leur approche plonge le lecteur dans des abîmes de perplexité.

Bien sûr, il est difficile de les aborder sans notions kabbalistes.

Mais quand même...

Les définir par un seul mot est déjà une énigme, les différentes manières de les associer (par 2, par 3, en colonnes...) semblent à peine moins obscures.

Un kabbaliste dira que ce sont les manifestations de Dieu lorsqu'il veut créer. D'autres diront que ce sont les principes grâce auxquels le monde peut exister.

Qu'en est-il ?

Il est indispensable, me semble-t-il, pour comprendre le sens du propos maçonnique de considérer le passage qui s'opère à partir du treizième grade, de la vision extérieure à la vision intérieure des choses. On passe en vérité du monde païen, social, et de l'ancien Testament, au monde intérieur, celui qui s'ordonne à partir du salut et des valeurs morales. On passe de la connaissance par l'action, à la méditation et à l'analyse.

D'une autre manière, on peut considérer qu'après avoir élevé - ou tenté d'élever le Temple vers les cieux (le septième ciel, la ziggourat, la Tour de Babel), on essaie d'atteindre à la liberté par l'intériorisation, et le voyage au centre de la terre (Vitriol, voyage aux enfers).

D'autre part, il faut bien admettre que les spéculations de la philosophie juive sont aussi nécessaires à l'intelligence de la condition humaine que les pratiques initiatiques traditionnelles, le " Meurs et deviens ", et l'administration de la Justice, comme de la Construction du Temple.

Ceci dit, pourquoi prendre la Kabbale comme un mystère, alors que ce n'est qu'une méthode d'analyse ? Pourquoi se révolter devant des indications que l'on pourrait très bien admettre si elles étaient présentées avec plus de simplicité ?

J'admets volontiers que la dénomination des Séphiroth est incompréhensible à ceux qui ne connaissent pas l'hébreu. J'ai voulu proposer un changement et j'ai proposé que l'on fasse place dans le rituel à la traduction en français. Là-dessus les hébraïsants m'ont fait remarquer que la traduction exacte était déjà une difficulté, que l'interprétation devenait toujours plus ou moins restrictive et que la traduction naturelle était une trahison. Je crois que l'on se contentera de donner au mot hébreu une sorte d'équivalent en français dans le nouveau rituel.

Mais si l'on veut faire abstraction des spéculations infinies que permet l'analyse des séphirotes et considérer tout bonnement le système français des séries, on s'aperçoit que la descente vers l'Ain Soph n'est pas aussi énigmatique qu'on veut bien le dire.

Nous sommes dans le domaine des valeurs, et non plus dans l'ordre des faits. La connaissance, c'est la connaissance d'un rapport entre les choses et l'esprit humain. Le caractère de chaque séphira est finalement l'expression d'une valeur admise, et la progression de l'une à l'autre, la structure entière de leur ordonnancement. la figuration des domaines de la vie culturelle qu'elle désigne n'est nullement énigmatique.

La COURONNE, LE POUVOIR, LA SAGESSE. L'INTELLIGENCE.

La GRACE. La FORCE, La BEAUTE.

La VICTOIRE. La GLOIRE. Le FONDEMENT.

Toutes Ces valeurs tracent une voie vers le ROYAUME, c'est-à-dire vers la Connaissance ou le Salut.

Mais bien entendu. l'ordre des séries peut être modifié, et l'on peut avoir SAGESSE. GRACE. VICTOIRE.

INTELLIGENCE. FORCE. GLOIRE.

COURONNE. BEAUTE. FONDEMENT.

J'aimerais dire aussi

COURONNE. FORCE. VICTOIRE.

SAGESSE. GRACE. BEAUTE.

INTELLIGENCE. FONDEMENT. GLOIRE.

Et l'on pourrait opérer des permutations circulaires jusqu'à cet infini qui est l'aboutissement et l'impossible achèvement de toute chose.

On peut admettre aussi la distinction entre les valeurs masculines et les valeurs féminines. Et les voies terrestres, comme les voies célestes.

Alors, revenons à notre propre système de symboles. Il y a la Terre, et il y a le Ciel, c'est-à-dire, d'une certaine manière, la Matière et l'Esprit.

Il y a la sensibilité, l'intelligence, la connaissance, la sensation, la perception, la réflexion, l'émotion, le sentiment, la passion, etc.

D'une façon générale, nous procédons de la même façon, mais nous le faisons sans le remarquer.

Quand nous distinguons le SAGE du HEROS et du SAINT.

Quand nous considérons la voie de l'action, la voie du sentiment et la voie de la méditation, la voie sèche et la voie humide.

Quand nous essayons de composer la connaissance à partir de l'irritation, de la réaction, de l'émotion, de la perception, de la représentation, de la conception, etc., nous faisons ce cheminement dans le domaine des relations entre l'objet et le sujet à l'intérieur de nous-mêmes.

Nous ne pouvons en effet nous connaître que si nous sommes capables de formuler les concepts qui servent de points de repères et qui permettent la progression entre les divers aspects de la manifestation de la vie intérieure.

Il y a des valeurs individuelles, des valeurs sociales et des valeurs universelles ou divines.

Mais ces valeurs ont, elles aussi, dans chacun de leur domaine, des implications relatives aux autres.

Par exemple, la notion d'honnêteté est certainement de caractère social, mais on est aussi honnête vis à vis de soi et l'on se constitue en somme, en société intime ; mais également, la notion d'honnêteté peut prendre une valeur universelle dans sa référence à la vérité, etc..

On voit combien l'étude des notions peut apporter de richesses à la pensée et ce, à partir de la saine considération du système des séphirotes.

Mais l'erreur à ne pas commettre, la faute majeure, le péché contre l'esprit, c'est de considérer les valeurs comme des objets.

Toutes les connaissances sont des rapports. Figurer la connaissance, c'est proprement l'annuler et toute la difficulté dans l'analyse des événements comme des manifestations, c'est de distinguer

rigoureusement ce qui est un signe, résumé, fiction nécessaire, simplification provisoire et Vérité objective.

Je m'explique, on peut parler du COEUR, mais le cœur, ce n'est rien en soi, si ce n'est une relation particulière comprise dans le système circulatoire. Certes, il est commode de considérer le cœur en soi, mais si le cœur n'était que soi, il ne serait rien. Connaître le cœur, c'est connaître sa fonction et ses relations avec l'organisme et le milieu.

De même, on peut parler de Sagesse, on peut d'un Sage, mais à la condition de considérer la relativité des rapports entre la sagesse et les autres valeurs, du Sage avec les autres hommes et en particulier du Héros et du Saint, etc.

Je crois que si l'on veut bien accorder à ses indications le développement que des esprits éveillés peuvent susciter, on retirera du Treizième, une véritable technique de réflexion.

Voici une question qui concerne les Séphirot. Elle m'a été posée par un Maître Maçon de mon atelier qui cherche, dans ce domaine et se demande si l'on peut comprendre quelque chose et si les Séphirot sont pour le Maître Maçon, autre chose qu'un moyen d'exercer sa mémoire.

J'avoue que, n'étant pas sensible au symbolisme kabbalistique, je n'ai su que répondre.

Quand je surprends une réaction comme celle du "maître" qui se demande si l'on peut comprendre quelque chose aux séphirot, je me dis que l'ignorance -qui est après tout compréhensible - ne dissimule pas une suffisance si colossale que tout espoir de progrès se trouve déçu.

Je veux dire en effet, que sans rentrer dans la question, une simple interrogation de soi à soi pourrait être un préalable : comment l'objet de considérations millénaires, de la part d'esprits considérés comme les plus subtils, peut-il être traité avec tant de mépris et autant de puérité. Car enfin, de ce que je ne comprends pas, il est monstrueux de conclure qu'il n'y a rien à comprendre. Plus avant : en face de ce que je ne comprends pas, la seule attitude" raisonnable est de chercher à s'instruire.

Et alors vient l'autre attitude puérite : un certain nombre de mal instruits veulent savoir, en deux mots ou même en vingt leçons, ce que les plus aiguisés des esprits méditent pendant des années. Combien en ai-je connu de ces orgueilleux déroutants qui prétendent apprendre par un mot ou une phrase ce que des générations successives ont accumulé de principes et de connaissances !

J'entends bien qu'en ce qui concerne les séphirot, la méconnaissance de l'hébreu est un handicap. Mais en fait, les séphirot constituent un système. Une modalité de la connaissance. De la même façon que l'on peut approcher de la connaissance des choses par la mesure (linéaire, surface, degré de température, de radioactivité, etc.), de même on peut l'apprécier selon les aspects permanents - Couronne, Sagesse, Intelligence - Grâce, Force, Beauté - Victoire, Gloire, Fondement - et enfin Royaume.

Si tu veux bien admettre que ces ternaires peuvent être compris comme des éléments de la Vertu de toute chose et les considérer dans l'ordre suivant - Sagesse, Grâce, Victoire - Intelligence, Force, Gloire - Couronne, Beauté, Fondement - tu pourras y voir un autre vecteur possible de la connaissance. En fait, c'est de la psychologie phénoménologique. Nous avons nos écoles qui parlent de sensation émotion, sentiment -de représentation, d'intelligence et de connaissance, de perception, de réaction, d'action. Bref, il faut chercher à comprendre une étape de la connaissance.

Ainsi, les séphirot sont la preuve de la puissance infinie de la pensée. A la fois points de repère, relais, concepts, mais jamais objets, elles permettent la libération de soi par la découverte des multiples manifestations de la vie intérieure.

La connaissance de soi passe par elles.

Mais ce regard qui s'intériorise, cette découverte de multiplicité des rapports du soi avec le monde, n'est-ce pas finalement le premier grand message du 13^e grade ?

Nous allons d'obstacle en obstacle, les dépouillements se succèdent, les abandons se suivent. N'est-ce pas le symbole des portes ?

Je suis un peu gêné par la façon dont la question se trouve formulée.

Si je m'en tiens à l'indication symbolique des portes, je dois reconnaître que l'interprétation même ne convient pas exactement, car je tiens les séphirot pour des clés plutôt que pour des portes.

Si séphira signifie bien numération, je crois qu'il faut nous en tenir à la notion de rapport, si nous voulons cerner la signification exacte des divers rayons qui émanent de Dieu ou de l'esprit humain.

Ce sont là, à mon avis, des catégories, presque au sens kantien du terme bien que je comprenne combien un pareil rapprochement peut choquer certains.

En fait, les séphirot sont des moyens : moyens de décrire les apparences, de classer les relations entre l'esprit et le monde, entre l'esprit et l'être et, sans doute, est-ce un adjuvant précieux de l'intelligence, mais ce sont des "entités" ou plutôt des symbolisations d'un processus d'appréhension de la réalité.

Je comprends bien qu'on puisse dire que la connaissance de soi passe par les séphirot ; mais parce qu'elles permettent de classer les manifestations de la vie intérieure. Toutefois, il y a là une hiérarchisation des données de la conscience qui peut être assimilée à l'échelle des anges, des chérubins et des archanges, voire des trônes et des dominations, encore que l'on puisse prétendre que les hiérarchies angéliques correspondent plutôt aux hiérarchies humaines.

Sans doute faut-il comprendre exactement en effet, qu'il y a là un message, car c'est effectivement une découverte de la multiplicité des rapports de soi avec le monde.

Mais je crois que la complexité de l'interprétation vient précisément du fait qu'on assimile les séphirot à des portes.

C'est vrai qu'il faut franchir un grand nombre de portes - soit durant la croissance organique, soit durant l'intellection progressive de soi et du monde, soit dans le cours de l'ascension sociale, soit enfin dans l'approche mystique de Dieu. Mais l'essentiel, à mon avis, consiste à tenir ces indications comme des références éventuelles, à peu près comme nous tenons les cartes du Tarot comme des moyens projectifs.

En tout cas, il y a une distance entre la connaissance des notions et la maturation intime, entre l'esprit d'analyse et l'être qui vit en profondeur, entre le précepte et l'action.

Alors je peux dire que j'essaie maladroitement d'avancer depuis le début de cette réponse : c'est le mot preuve qui fait obstacle pour moi.

Les séphirot ne sont pas une preuve. Preuve de quoi, d'ailleurs ? Car l'esprit n'a pas besoin de preuve de soi et la preuve de la Vérité de ce monde est inaccessible.

Lorsqu'on est en présence d'un texte écrit en hébreu, nous avons non seulement la difficulté de lecture, car nous ne connaissons pas le langage, mais encore une difficulté supplémentaire car la typographie est différente de la nôtre.

Si l'on ajoute que les docteurs rabbiniques avaient établi :

- par l'intermédiaire de la guématria, une sorte de lecture par une équivalence entre deux mots dont les lettres ont la même valeur numérique,

- par le notaricon, une autre sorte de lecture, en prenant chaque lettre du mot comme l'initiale d'autres,

- et par la témoura, autre mode par échange de lettres en équivalences,

On se trouve en présence d'un maquis, d'une jungle particulièrement touffus.

Si l'on envisage que le Sepher Ietzirah est l'écriture de Dieu, l'œuvre de la création, la parole de Dieu, sa recherche devient de plus en plus difficile et le maçon se trouble devant la difficulté de l'épreuve à affronter.

Il s'agit d'une recherche de parole.

Pourrait-on imaginer un corps vivant en présence de fragments de squelette d'homme, si l'on n'avait jamais vu auparavant de corps humain ?

Où trouver un cheminement.

J'ai toujours admiré les amateurs de bonne volonté qui, après deux ou trois tentatives pour comprendre les mathématiques ou la peinture, voudraient en savoir autant que ceux qui ont, pendant des années et des années, penchés sur les travaux de leurs prédécesseurs, tenté d'approcher une connaissance ou une technique en s'exerçant de mille et une façon.

Quand nous découvrons un domaine qui jusqu'alors nous était étranger, nous avons tendance à vouloir y progresser en hâte. Et souvent nous sommes découragés très vite, en constatant que nous n'avancions guère, alors que nous serions désireux de faire des pas de géant dans la bonne direction.

C'est ainsi que découvrant une méthode d'analyse ou une science traditionnelle, nous sommes tentés de l'acquérir sans nous soucier des travaux considérables que la moindre connaissance exige.

La question qui est posée ici, à propos de la cabale et des séphirot m'inspire ces remarques préliminaires, précisément parce qu'il y a au cœur de cette question un malentendu.

S'il s'agit de pénétrer la cabale et d'étudier les enseignements de la tradition juive, il n'y a qu'une solution, se mettre à apprendre l'hébreu, se pénétrer de la Torah et passer trente de sa vie à chercher à comprendre : Peut-être alors percevra-t-on quelque chose de ce que veulent nous enseigner les livres de la tradition juive.

Si au contraire, nous avons le sentiment qu'il est nécessaire de comprendre ce que peuvent représenter les différentes traditions, alors il suffit de considérer avec un peu d'attention les aspects dont l'assimilation spontanée est la plus facile, et ce faisant, de mesurer l'importance du domaine culturel qui nous échappe.

Les réactions des maçons à qui on présente la tradition juive au cours des rituels des 13^e et 14^e degrés, sont semblables à celles de ceux qui parce qu'ils ont reçu les marques de la Rose-Croix, s'imaginent connaître l'hermétisme ou la magie ou l'alchimie.

Pensons que le christianisme a occupé les esprits éminents pendant plus de quinze cents ans - et nous voudrions également assimiler toutes ses richesses par un survol éphémère ?

Je dirais simplement à ceux qui veulent approfondir un domaine particulier : prenez sur vous de recourir aux sources et travaillez. Ne pensez pas que vous pourrez vous disperser avec profit. Limitez votre étude et approfondissez la. Ce n'est que par là que vous pourrez aller jusqu'aux rapports les plus nécessaires pour comprendre l'effort de l'esprit humain.

Il n'y a que deux façons de communiquer : par les souterrains (c'est à dire l'étude en profondeur) ou par le ciel (par l'illumination et l'indifférence du sage).

Mais il est que l'honnête homme - le gentleman - l'homme distingué, prenne conscience de ce peu que représentent ses connaissances.

Pour continuer notre travail sur les séphirot et essayer d'éclairer pour le franc-maçon qui n'a pas la possibilité d'apprendre l'hébreu et de consacrer le temps qui lui serait nécessaire, c'est à dire toute sa vie à la compréhension de cette somme considérable que constituent les enseignements de la tradition juive, voici quelques réflexions que les séphirot :

Malkout est généralement traduit par "Royaume" pour signifier que l'homme est le roi de tout ce qui est à sa portée et qu'il est appelé à régner sur son univers objectif. Le domaine de notre activité ne doit cependant pas être confondu avec la réalité vraie qui échappe aux moyens d'investigations de la perception et de l'observation ou de l'expérimentation.

Malkout correspondrait à la planète Terre.

Comment mieux cerner la signification du mot Malkout ?

Yesod est généralement traduit par fondement, base. Tout objet perceptible se compose d'éléments qui échappent à notre perception et qui sont cordonnés et maintenus entre eux par des rapports d'une relative fixité dans une sorte de cadre hyper physique.

Il existe un plan déterminé pour toutes choses.

Yesod correspondrait à la Lune.

Quelle est la part de l'intrication et de la détermination dans la signification du mot Yesod ?

Hod, la splendeur, gloire de Dieu.

Lorsque nous travaillons à cette gloire, nous entrons dans un schéma général de logique, d'ordre. Gloire est donc le fonctionnement régulier de tous les rouages de l'organisation universelle selon laquelle s'organisent toutes les choses.

Ordre, cohésion, voilà une autre signification de ce mot.

Hod correspondrait à la planète Mercure.

Netzah est généralement traduit par la Victoire.

C'est la nécessité de l'association par le progrès en marche dont Netzah est l'agent acquis. Ce serait en quelque sorte le principe générateur du mouvement et du travail universel. Projet, mouvement, énergie, cinétique, voilà qui permet aussi, peut-être, une approche de Netzah. Netzah correspondrait à la planète Venus.

Yesod, Hod et Netzah se trouvent bien dans le monde de l'action.

Je ne suis pas versé dans la connaissance de la philosophie judaïque, mais je suppose que cela n'est pas nécessaire pour autoriser les observations qui suivent.

Quand on considère les correspondances, on se trouve dans le monde des informations codées et le travail le plus fructueux n'est pas de recenser les étapes successives d'un même signifiant, mais de tenter de comprendre où ce signifiant nous conduit, compte tenu du langage qui est le nôtre.

Malkout est le royaume : voilà une référence. Et les commentateurs de poursuivre, c'est un équivalent de la planète Terre, cette désignation étant celle des attributs dont il est convenu que l'image de la terre est le support.

Alors je m'interroge sur la correspondance possible entre le mot symbolique et l'objet qui s'offre à ma réflexion : cet objet c'est le cosmos, c'est aussi bien la société, c'est le domaine de l'esprit, c'est la profession, c'est l'art que l'on pratique, bref, c'est le champ sur lequel s'applique l'analyse.

Yesod est dit-on le " fondement ", " la base ", mais aussi, par correspondance, la Lune. J'imagine donc volontiers que nous avons là l'arsenal des principes, du sens original, ou le reflet, l'expression seconde, la figuration. Le sens, en définitive.

Hod, sans doute est-ce Mercure, mais la manifestation qui se traduit par l'ordre, la cohésion, l'organisation, et dans le fait, la communication, car nous avons en Mercure le messager.

On passe donc de l'objet observé (dans toute son étendue et sa durée), à ses éléments déterminants, à l'expression de ses principes, et aux modalités de sa manifestation.

C'est alors qu'on perçoit Netza, l'agent victorieux, Vénus, créatrice, ou Eros, l'amour générateur. qui est ici l'essence du mouvement et de la vie qui anime l'objet que l'on étudie.

C'est vrai ! Par ces catégories, on peut analyser les choses qui s'offrent à nos yeux et en y accordant toute notre attention, méditer selon un certain ordre, selon une méthode, et il n'est pas méprisable ce mode d'investigation ! Comme le symbole, chaque catégorie oriente l'esprit dans une direction, et selon un ordre de rapports.

C'est comme le tarot, comme les classes fonctionnelles, en sociologie, comme les diverses étapes de la connaissance organique, etc.

Dans toute la mesure où nous avons à connaître, il nous faut un fil d'Ariane qui conduise l'exploration du domaine offert à nos investigations. Voilà les réflexions que ton propos m'inspire.

TIPHERET signifie Beauté.

Le beau s'impose à nous, force notre admiration, et oblige à aimer. Nos sentiments sont ainsi dominés par l'idéal qui se dégage de nos aspirations. Ne craignons pas de désirer le mieux. Fortifions notre désir, sachons rêver avec ferveur. Construisons ce que nous désirons ardemment. N'oublions pas que les plus grandes choses sont nées de l'imagination.

N'existe-t-il pas une parenté de TIPHERET avec l'enthousiasme ?

TIPHERET représenterait le Soleil.

GEBURAH se traduit par Rigueur - Sévérité.

Il convient donc de se restreindre, de se limiter, de se maîtriser soi-même. L'être n'est libre que s'il sait gouverner et, par conséquent, se dominer. Il appartient au sage d'économiser les forces dont il dispose. La vie échappe à qui ne sait la retenir, mais reste au service de celui qui la condense en soi pour l'utiliser à bon escient. Maîtrise me paraît mieux représenter l'approche de GEBURAH.

Elle est associée à la planète Mars.

HESED signifie Grâce, Miséricorde, Grandeur, Munificence, Amour. C'est l'expansion généreuse qui donne et répand la vie. Elle correspond à Jupiter.

Beauté, Enthousiasme, Rigueur, Maîtrise, Grâce, Amour, voilà ce ternaire des 4^e, 5^e et 6^e SEPHIROT qui est donc animique ou vital.

En donnant des équivalences, en établissant par exemple le parallèle entre telle ou telle séphira et telle ou telle divinité du panthéon grec, on prend conscience du caractère méthodologique de l'ordonnement des divers niveaux.

Sans doute par exemple le soleil est-il un astre : objet ? lumière ? idée ? Tour à tour, ces interprétations sont suggérées par des figurations symboliques, adoptées ici et là.

Mais on pourrait trouver dans d'autres panthéons, des correspondances, et dans d'autres classifications, des équivalents.

Le soleil, l'enthousiasme, soi, mais aussi la foi,
Mars, la maîtrise, soit mais aussi la force et la virilité,
Jupiter, la vie, l'amour, mais aussi l'ordre, ou l'harmonie.

Bref, je voudrais que nous ayons le souci de trouver des correspondances, en effet, avec les domaines que notre philosophie a définis, comme celui de la sensibilité, celui de la connaissance, celui du jugement,

ou encore, celui de la perception, celui de la conscience, celui de la volonté,
et encore, celui de la passion, celui de l'action, celui de l'amour, etc.

Si l'on veut comprendre vraiment ce qu'ont tenté les êtres conscients qui ont élaboré une culture différente de la nôtre, il faut se demander ce qui, dans notre domaine culturel peut correspondre à ce qu'ils ont obtenu comme résultats, et après cela, les moyens par lesquels ils y sont parvenus.

C'est pourquoi, il est essentiel que quiconque veut comprendre le projet maçonnique, traite avec attention les apports rituels qui lui sont offerts par une tradition ambitieuse, certainement, mais qui n'apparaît méprisable qu'à ceux qui ne la connaissent, ou ne la comprennent pas.

Le grade a un rituel centré sur une recherche aboutissant à la découverte d'un mot: le nom INEFFABLE, ou INNOMMABLE.

La Pierre d'Agate porte deux noms. Le premier est lu par tous, seul celui qui a osé descendre peut lire le second. Ses compagnons ne peuvent qu'épeler.

On peut déjà s'interroger sur ce fait.

Bien sûr, nommer c'est prendre possession ou c'est prendre le pouvoir de celui que l'on nomme...

Quel est le sens que l'on pourrait proposer à celle très ancienne tradition ainsi placée dans le Rituel du 13e Grade?

Je crois bien que le nom de Dieu (il y a des milliers et des milliers de noms donnés à Dieu et des moulins à prière de l'Inde nous le rappellent) n'est pas de ceux que l'on peut prononcer sans une longue préparation : c'est du moins ce que je comprends d'après le symbolisme du 13e grade.

Il me paraît normal que celui qui a eu l'audace d'aller jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au fond du gouffre, jusqu'aux portes de l'enfer etc. puisse s'autoriser à prononcer le nom de l'Ineffable, (car il vaudrait mieux ne pas parler du nom de l'Innommable, par simple souci logique).

Par contre, comment ceux qui n'ont pas subi l'épreuve pourraient-ils le prononcer ? Comment pourraient-ils avoir le sentiment de cette totalité que constitue le nom de Dieu ?

Je remarque d'ailleurs que nous retrouvons là, comme en écho, mais avec une signification sensiblement identique, la formule qu'on enseigne à l'apprenti, dont on sait qu'il ne peut ni lire ni écrire, mais seulement épeler.

Pourquoi ne pas faire prononcer le nom de Dieu à ceux qui ne sont pas armés pour l'entendre ? Parce que la connaissance est toujours dangereuse pour celui qui n'en a pas maîtrisé les moyens. Parce que savoir est redoutable, et que pouvoir est terrible quand on sait avec quelles difficultés s'établit l'harmonie en ce monde.

Je suis de plus en plus persuadé de deux choses : la première, c'est que nous ne savons que très peu de choses (nous en particulier qui ne sommes pas des sages, ni des savants).

La deuxième, c'est que ne sachant rien, il vaudrait mieux nous abstenir chaque fois que la nécessité ne nous contraint pas à agir.

La connaissance de Dieu c'est, si l'on veut, le sens de l'ordre, et cet ordre, s'il est l'ordre cosmique, ou l'ordre social, ou l'ordre psychique, il faut être semblable à Dieu pour se permettre d'y changer quoi que ce soit.

Aussi, le pouvoir comme le savoir sont-ils rarement entre les mains d'un même individu. Mais le seraient-ils qu'il serait sage de n'en point diffuser l'usage. Car au demeurant, qui pourrait en user sans avoir payé le prix de son acquisition ?

Nous sommes trop souvent des apprentis sorciers.

Et dans une certaine mesure, il est bon que ceux qui cherchent la connaissance ne croient jamais avoir été assez loin pour prétendre la posséder.

La recherche, au 13^e grade est orientée vers les profondeurs, et en fait vers le centre.

Est-ce, d'une façon plus méthodique, la visite au centre de la terre, c'est-à-dire l'analyse des mondes intérieurs, est-ce une sorte d'échelonnement renversé qui conduit, d'étape en étape jusqu'à l'essentiel de l'être ? Est-ce le symbole de la personne humaine, la forteresse aux neuf portes ?

Je remarque toutefois qu'il faut pour accéder à la Loge royale, ou Collège, qui se tient dans un lieu voûté et souterrain, sans porte ni fenêtre, s'introduire par une trappe placée au sommet de la voûte.

Je ne dirai pas qu'il y a là une symbolique de l'introspection, parce que l'introspection fausse toute démarche d'intériorisation par une sorte de complaisance à l'égard de soi, mais il y a du moins une indication en rapport avec l'intériorisation des sentiments et des connaissances.

Si l'on parvient au centre de la terre, c'est qu'à partir de ce centre tout est de nouveau restitué à celui qui sait lire ce qui est écrit sur le delta lumineux.

Reste une explication qui mérite qu'on s'y attarde c'est celle des deux noms : le premier, qui peut être lu par tous, le second, qui n'est lu et compris que par celui qui a osé descendre.

Sans doute est-ce le nom sacré - et nous le verrons par la suite. Mais surtout, c'est le nom par lequel tout prend la dimension de l'Être.

Les compagnons ne savent qu'épeler : ils sont sur la voie mais ne peuvent avoir une vue assez complète du paysage intérieur pour en déchiffrer Je sens. Par contre celui qui a osé aller jusqu'au bout de l'analyse ou - et c'est une autre interprétation que je suggère - qui a su aller jusqu'au fond du désespoir - celui-là peut découvrir - c'est-à-dire comprendre - le mot qui révèle l'ordre, et peut-être même la nature des choses.

N'oublions pas que la loge est décorée de blanc, c'est-à-dire qu'elle est un lieu de lumière et non de ténèbres.

La voûte, à mon avis, est le symbole de l'homme, les architectes sont les éléments structurants de la connaissance, et les neuf lumières qui éclairent la loge sont en fait les diverses natures de la perception, et de la conscience.

En fait, pouvoir nommer Dieu, c'est en effet maîtriser son pouvoir et se soumettre sa volonté. Mais ce dieu intérieur est sans doute la conscience de soi, conscience qui confère la maîtrise.

La 11^e porte qui s'ouvre sur l'infini est naturellement l'image de la distance qui nous sépare de la réelle puissance de Dieu.

Connaître c'est se faire Dieu, d'une certaine façon.

Mais la connaissance a des limites, et nous le découvrons brutalement en ouvrant la 11^e porte.

GRAND ECOSSAIS DE LA VOUTE SACREE 14e GRADE

" Je suis celui qui suis, je suis ce que je suis, je suis... "

Telle est la réponse des Chevaliers du ROYAL ARCH, interrogés à leur entrée sous la Voûte Sacrée.

Ces trois formules lapidaires permettent-elles d'approcher de l'Ultime Initiation ?

Comment ?

Y a-t-il une progression ? Dans quel sens ?

Bien des maçons qui trouvent admirable le OM MANE PADME OM, des Hindous, ou l'invocation à Allah des Mahométans, ne comprennent pas la profonde signification mystique de la répétition du " Je suis ".

Et pourtant, dans Kim, Kipling donne une indication, en faisant répéter à son petit homme : moi, moi, moi, Je suis Kim, Kim, Kim

Il y a dans la répétition, dans l'invocation incantatoire, une puissance qui se traduit par une sorte de transfiguration intérieure, par une unification dans l'identité du moi et du soi, dont l'effet est analogue à l'ivresse. Sans doute cette ivresse est-elle facilitée, dans les milieux religieux par les parfums et par le jeûne. Sans doute la drogue ou l'alcool, voire les poisons puisés dans les plans hallucinogènes, ont-ils été recherchés pour produire de tels effets. Mais les lacérations, les flagellations, les mortifications, comme d'ailleurs les déterminations érémitiques, qui conduisaient dans les déserts. Des hommes prêts à vivre dans des conditions aberrantes, tout l'appareil qui entoure le culte, dans toutes les religions, témoigne de cette aspiration à l'absolu qui fait l'objet de notre étonnement, quand nous en percevons les moyens.

En définitive, ce que l'on peut dire de plus haut, dans le domaine de la connaissance, c'est ce qui traduit le sentiment de l'existence.

Quelles que soient les modalités de la connaissance, les aspects divers de la manifestation. les croyances ou les savoirs, il n'y a qu'une référence, c'est le sentiment d'être, la conscience Si l'on veut, mais la conscience qui assume pleinement son caractère absolu, non pas la conscience d'un rapport, non pas celle d'une présence extérieure, celle d'une présence à soi qui termine toute interrogation.

Je suis. Quoi ?

Quoi que ce soit qui puisse servir à me définir m'appauvrit, me limite, me trahit. Je suis. La conscience d'être est la conscience de soi conscience.

Est-ce la fin ultime de l'initiation, est-ce le degré définitif de l'illumination, est-ce l'éclair final ?

Sans doute ne demeurons-nous pas absorbés dans cette méditation qui rendait Socrate insensible à tout. Sans doute n'avons-nous pas le pouvoir de nous abstraire au point d'écarter toute douleur. Sans doute n'est ce qu'une indication que nous recevons, par l'intermédiaire du rituel, indication que d'autres pratiques nous auraient également fournie. Toute discipline (métier, art, sport), toute action (au sens plein du terme : participation à l'ordre du monde) nous conduit à cette possession de soi, qui est aussi possession du monde en soi. Et qui n'est plus ni possession ni domination mais communion et dissolution.

Mais ces indications ne sont rien sans le travail de soi à soi, qui nous impose une ascèse, une méditation. et une vision intériorisée dont nous ne découvrons qu'avec bien des risques les effets.

Je suis celui qui suis

Je suis ce que je suis

Je suis

Reste la progression : je n'aime pas "Je suis celui qui suis". Cela traduit le " Sum quis sum ", mais j'aurais préféré, je suis celui qui est. En fait, "je suis celui qui suis" signifie qu'il n'y a de raison d'exister que l'existence. J'existe et cela répond à tout car l'existence suffit comme réponse à soi.

"Je suis ce que je suis" est déjà plus explicite, dans la mesure où l'on peut accepter d'être défini par des attributs, et non par l'existence.

Il y a donc détermination, donc imitation.

Je suis. C'est l'abolition à la fois de la notion d'existence et de la notion de détermination. Je suis c'est l'alpha et l'oméga, non pas la réponse, non pas la question, mais le dépassement de tout questionnement.

Ainsi, Si progression il y a, nous avons d'abord l'exigence et la conscience de soi existant. Puis l'existence en tant qu'identité et détermination. Enfin, l'existence en soi, l'ego, l'être, l'absolu, ni manifesté ni conscient de soi en tant que double.

Il y a un conte du petit oiseau, que tu connais, je pense, où après avoir cheminé de branche en branche l'oiseau se retrouve immobile et glacé et semblable à lui-même.

Je crois que je préfère en définitive :

Je suis ce je, qui est.

ou

Je suis ce moi, qui est.

" La Conscience de soi n'est pas asservie aux vicissitudes de l'être ".

Affirmer son soi, établir sa propre Conscience de soi ne peut se faire qu'en tenant compte de l'ensemble des relations du cosmos, dont nous ne pouvons nous séparer.

N'y a-t-il pas problème pour percevoir ces relations ?

N'aborde-t-on pas, par ce point, la recherche de la Vérité ?

Quand tu écris : "*Mais la conscience de soi n'est pas asservie aux vicissitudes de l'être*" je pense que tu pressens que ces deux formes de l'analyse se rejoignent, dans la mesure où l'affirmation "je suis" n'a pas de sens, Si elle ne signifie pas en même temps - comme le dit très bien Descartes, que le monde est. L'affirmation de soi est concomitante, et même plus étroitement confondue encore qu'on ne peut le dire avec l'existence du monde.

Soi et toute chose, voilà comment parle Lagneau. "Être ou ne pas être soi et toute chose" . Et en effet nous ne pouvons pas nous séparer en affirmant l'être de l'ensemble de l'univers. Notre affirmation de l'être est la preuve de l'existence, et comme le diraient les scolastiques, l'idée de Dieu est la preuve de son existence.

Mais, d'un autre côté, l'affirmation de soi est une opération de l'esprit, et comme telle, abstraite, dans sa référence au réel.

Nous retrouvons là une contradiction fondamentale : l'esprit ne peut pas être sans la chair, mais l'affirmation par laquelle l'esprit reconnaît l'unité organique est une opération abstraite.

Tu as le même problème pour la ligne droite - ou d'une manière générale pour toute figure géométrique.

Il n'y a pas de lignes droites : il suffirait de regarder le tracé avec un microscope électronique pour s'apercevoir que le trait le plus droit est un véritable monument de traits, de zigzags, de boues et de trous. Et cependant on raisonne sur la ligne droite. Exemple du cercle, etc.

Les parallèles cela n'existe pas sous nos yeux, si elles sont prolongées. Toutes les parallèles se rejoignent. C'est l'esprit qui les garde séparées.

D'un autre point de vue, les perpendiculaires à un plan sont parallèles, oui, mais les perpendiculaires vraies se rejoignent toutes au centre de la terre. On pourrait compliquer encore...

Ainsi, dis-toi bien que si tu raisones philosophiquement pour trouver un cadrage de tes idées, tu fais fausse route, mais si tu penses sans référence et sans cadre, tu fais fausse route également. Il n'y a qu'une seule certitude et c'est d'elle qu'il faut partir : l'existence.

On ne prouve pas l'existence, et c'est là la donnée fondamentale. L'existence s'éprouve, et à partir de là toutes les spéculations sont possibles, mais comme le mot l'indique, ce sont des spéculations,

Si le "je suis" doit être suivi de la séparation complète de l'ego, n'y a-t-il pas deux stades à la Vérité ?

a) Prendre tout d'abord conscience de soi. Accéder à l'existence en soi, être identique à son moi, pénétrer l'ego, c'est-à-dire intégrer ce nœud d'ondes qui est la conscience de soi dans l'ensemble des relations du cosmos, lui-même nœud d'ondes. On aperçoit que tout est en relation avec tout et que tout est mouvance.

b) Puis se détacher ensuite de ce que l'on vient de pénétrer avec tant de peines, après tant d'effets, avec précaution et abandon ".

Ou bien plutôt n'est-ce pas simultanément ?

Il n'y a pas à la vérité seulement deux stades. C'est une simplification ruineuse, comme toute tentative logique pour ordonner l'organique.

Les états s'interpénètrent, et dans l'état ultérieur se trouve accompli et magnifié ce qui n'était qu'une promesse. ou une amorce dans l'état inférieur ou antérieur.

On ne peut prendre conscience de soi avant d'éprouver le sentiment d'être. Il y a dans la première enfance, une sorte d'innocence qui n'est qu'une expression de l'inconscience d'être. Mais gardons-nous de considérer cette inconscience comme absolue. De toute façon, la conscience est déjà en puissance dans l'état d'inconscience.

D'autre part, accéder à l'existence en soi, c'est aussi bien prendre conscience de l'altérité que de l'identité. Prendre conscience de l'altérité des autres, des objets, que de l'identité de soi à travers le temps.

Comment se fait-il que le sommeil nous coupe de nous-mêmes sans nous en séparer absolument, puisqu'au réveil nous nous retrouvons. Mais nous nous retrouvons allégé, différent et le même ; bref, nous développons notre sentiment d'être en intégrant comme tu le dis le nœud d'ondes dans l'ensemble des relations du cosmos.

Mais - en même temps - et c'est là la nuance que je voudrais introduire dans ta suite logique, on se sépare et on se refuse à cette intégration.

Si bien que les opérations, qui pour l'exposé sont décrites comme successives, en fait sont simultanées, et tu as là une occasion de saisir pourquoi toutes les formulations qui ne sont pas équivoques sont abusives. Il n'y a pas en effet d'étapes, mais des interpénétrations.

Pour parler par image, puisque après tout c'est du réel qu'il faut partir, disons que l'été, pas plus que l'hiver ne commencent ou ne finissent à la date du calendrier. Nous connaissons des journées estivales au printemps, puis à nouveau des jours frileux, nous connaissons des journées automnales en été, puis à nouveau des jours torrides. C'est la vague qui monte, et qui redescend, mais en même temps, il y a une montée ou une descente continues, qui se constituent en hiver, ou en été, en marée montante ou en marée descendante, sans que chaque élément en soi soit déterminant.

Il en est de même du moi et du monde, qui ne se séparent jamais, quoi qu'ils tendent constamment à cette séparation.

La grande difficulté, comme tu le sens, c'est que les principes (les lois si tu préfères) sont nombreux, et que leurs manifestations se chevauchent ce qui fait que jamais rien n'est acquis, rien n'est stabilisé, rien n'est défini, sinon par une fonction. La notion d'ego est fautive, parce qu'elle est considérée comme un point, alors qu'il faut la tenir pour une particule insaisissable (et indéfinissable).

Tu me dis

" Je suis " c'est l'existence en soi. L'ego, l'être, l'abandon...

Si tu as écrit dans " Initiation " :

" L'initiation c'est le détachement de l'être, de son ego ", quels sont ou peuvent être les rapports de l'être avec son ego ?

Quand on entreprend les analyses dans le domaine de la vie spirituelle on est toujours paralysé par la nécessité, pour vivre, de considérer les réalités sous la modalité de l'objet : on a besoin d'un support matériel, et la physique. Si l'on peut employer ce terme, dont les hommes ont besoin, dans le cours de leur vie, c'est la physique macrocosmique celle qui traite des faits, et des réalités, en les considérant comme des choses.

En revanche, dès que l'on pousse un peu plus loin l'analyse sur la voie de la spéculation philosophique, il faut se garder de " réifier " les rapports, et considérer que tout est fluide, que les objets comme les faits sont en perpétuelle évolution. bref. que comme le fleuve, tout est en apparence identique, mais en fait. que tout change.

Ceci pour bien marquer que le Moi, l'ego n'est pas une chose, c'est au mieux un nœud d'ondes, comme on peut l'imaginer à partir des figurations harmoniques, avec cette nuance que ces figurations sont encore trop proches de la chose statiquement perceptible.

Être ce n'est pas devenir objet, c'est entretenir un ensemble de rapports privilégiés avec l'ensemble des manifestations de l'Univers.

Si un homme n'a qu'une passion, il est tout entier investi dans sa relation avec l'objet de sa passion, et il s'identifie à cet objet. Si un homme a des activités diverses, il se dégage peu à peu de chacune d'entre elles et prend conscience de sa singularité.

Il faut, poursuivre cette idée, se rendre compte de ce qui se passe pour un artiste qui s'exerce sur un instrument. D'abord il est tout attention, puis il possède un certain nombre d'automatismes, mais il n'est pas encore un artiste. Il n'est vraiment un artiste que lorsqu'il est suffisamment détaché de l'ensemble des automatismes instrumentaux pour faire passer sans difficulté les sentiments qu'il éprouve à travers les exigences mécaniques de son instrument.

De même pour la vie. Le détachement de l'ego n'est pas autre chose que la domination (le détachement par le haut) des connaissances - de soi' du monde. des pratiques. des moyens d'agir, de telle sorte que la conscience soit maîtresse de l'ensemble des manifestations, des humeurs, des sentiments que l'on éprouve dans le cours de la vie.

La condition de la perfection individuelle ce n'est pas le refus de vivre et d'agir, c'est au contraire l'exercice (l'expérience) multiple et divers, qui nous met à même de prendre possession de nous-mêmes à travers les circonstances de la vie, comme l'artiste prend possession de lui-même par l'exercice qui lui permet de dresser les automatismes instrumentaux,

L'initié n'est pas coupé du monde, il est comme l'esprit qui flotte sur les eaux, et qui informe - au sens moderne - l'univers.

L'être est la condition même de la conscience. Mais la conscience de soi n'est pas asservie aux vicissitudes de l'être.

J'espère que tu pourras réfléchir dans cette voie.

La grande question que pose le rapprochement de la notion de Sacré et de la notion de Vérité nous oblige à prendre grand soin des implications inconscientes du discours.

Le Sacré est-il le vrai ? Etre admis sur la voie du sacré, être introduit dans le monde du sacré, est-ce être plus proche de la Vérité, est-ce approcher de la Vérité dans la mesure où l'on approche de l'inconnaissable ?

Naturellement, il ne peut pas être acceptable de passer de l'un des termes à l'autre sans préciser les domaines dans lesquelles les notions considérées peuvent être utilisées avec un sens " pertinent ".

La notion de sacré est liée à l'affectivité, à l'émotivité, et s'entend d'une intériorisation, et de rapports intuitifs. Elle intègre la totalité de façon indistincte, et la perspective est une identification entre le moi et le tout, la communion avec l'ordre cosmique, ou la disparition en Dieu. Comme la goutte d'eau dans l'océan.

La notion de Vérité est liée à l'objectivation, à la rationalité, à la distinction, et en somme, à l'extériorisation. Toute la perspective s'oriente vers une radicale distinction du moi de plus en plus évanescant. et du tout, objet absolu. Rapport pur.

Or, dans une certaine mesure l'abolition du Moi permet de rapprocher l'ordre du Sacré de l'ordre de la Vérité.

Dans un cas, le Moi s'abolit dans l'indistinction, dans l'autre, il disparaît. Dans un cas, la subjectivité devient totale, dans l'autre cas c'est l'objectivité qui devient totale, bien entendu à la limite.

Le 13^e grade ouvre la voie intérieure, et procède à une approche par étape, des profondeurs. De même que l'on peut concevoir une tour qui accède au ciel, de même on peut voyager dans les profondeurs, jusqu'au point où, le centre étant atteint, tout communique en ce point.

Car on peut concevoir deux libérations : l'une par le haut, l'autre par le bas. Et si l'on dit que tout ce qui monte converge (ce qui est une image de constructeur) on peut dire aussi, et c'est peut-être plus exact physiquement, que tout ce qui descend converge.

Quant à approcher de l'Inconnaissable, de l'ineffable, c'est naturellement du même ordre de difficulté que d'approcher de la Vérité, si l'on conçoit que le manifesté (le monde tel qu'il apparaît) est vrai d'une vérité singulière pour tous les individus, mais qu'aucun n'a une vue suffisante pour embrasser le tout, et que, le non-manifesté (le subjectif absolu concentré dans le centre, symboliquement) ne peut non plus être saisi.

C'est une conception doute trouvons-nous là la connaissance, qui aura sa métaphysique qui en vaut une autre, et sans raison d'un processus de relativisation de la conclusion aux grades blancs.

Le rapprochement entre l'inconnaissable et la Vérité fait partie de ces jeux verbaux, qui nourrissent le discours, mais dont on se demande s'ils ont un autre intérêt que celui de détourner des analyses constructives. Car on ne peut traiter de ces notions qu'à une condition qui est de les bien définir, tout au moins dans le cadre des rapports que l'on cherche à établir.

Qu'est-ce donc que l'inconnaissable ?

Qu'est-ce donc que la Vérité ?

On peut admettre que l'Inconnaissable est ce qui est au-delà des limites du Connaissable, au-delà de ce que l'on peut connaître ? Mais qui peut prétendre fixer les limites du Connaissable.

Ici, le jeu philosophique impose l'introduction du coefficient d'incertitude d'Heisenberg. Tout au moins dans le principe. Les moyens dont nous disposons pour approcher de la dernière image de l'apparence imposent à nos déterminations une marge d'incertitude. Et de plus, ces moyens modifient le caractère de l'image que nous saisissons. Il faudrait donc aller au-delà de ces " incertitudes " pour nous assurer de la réalité.

C'est sans doute possible dès que nous renonçons à la détermination des objets et que nous optons pour des rapports, et donc, des déterminations fonctionnelles, ou Si l'on préfère le terme formel, des lois.

La Vérité, telle qu'on prétend vouloir la formuler, c'est l'Absolu, c'est-à-dire l'image objective de la réalité au-delà de laquelle il n'y a rien. Cette Vérité, il y a des présomptions pour qu'on ne puisse jamais y atteindre. Car l'objet pur, l'objet absolu ne peut être perçu puisque la perception implique sa relativisation par rapport au sujet qui le perçoit.

On comprend d'une part, qu'il y ait un domaine inconnaissable, et d'autre part, une inaccessibilité de la Vérité.

Et c'est par là que la notion d'Inconnaissable et celle de Vérité peuvent être rapprochées. Mais est-ce l'aboutissement qui est important, ou l'approche ? Que Vérité et Inconnaissable soient tenus pour des notions interchangeables nous avance à quoi ?

Par contre, nous pouvons trouver un intérêt méthodologique à considérer les approches successives, et la continuelle dialectique de l'objet qui se précise et du sujet qui le détermine, autrement dit, entre les niveaux successifs de l'apparence par rapport au sujet qui perçoit.

Quand on soigne un malade, il est certain qu'il y a le grand ensemble organique en relation directe ou indirecte avec le monde extérieur, il y a les tissus, puis les organes, puis les cellules et les éléments plus subtils sécrétés par les glandes. Et l'analyse de ces éléments peut nous conduire encore plus loin. Mais qu'est-ce qui est l'objet des soins ? Sans doute d'une part l'ensemble organique. Mais également, d'autre part, l'état des éléments les plus subtils. Quoi qu'il en soit, pour connaître l'objet il nous faut passer par des approches successives, franchir des portes et des tunnels.

On peut en dire autant de toute démarche cognitive, qui doit passer par des contacts, des refus, des tunnels, des déserts, des ouvertures débouchant sur l'insondable. Au sens propre d'ailleurs du mot.

Il est un point au-delà duquel nous ne pouvons plus expérimenter. C'est ici qu'il faut tenir compte d'une autre modalité d'appréhension de la notion de Vérité.

Ce n'est plus alors d'un objet qu'il s'agit sous le nom de Vérité, c'est en quelque sorte une démarche cognitive, qui a ses exigences, ses règles, et ses fins. Et la fin dernière n'est pas un quelconque substrat qui résumerait à lui tout seul la réalité totale, c'est l'intelligence des rapports permettant de " rendre compte " de l'existence d'un ensemble.

Quand le mystique dit " Dieu est la Vérité et la Vie ", il dit en somme, la notion de Vérité ne peut s'identifier qu'avec la Vie, et la vie ne peut être comprise qu'en Dieu, c'est-à-dire par la totalité qui se pense vivante et qui se vit pensante.

C'est le lieu, ou le moment (lequel des deux, ou n'est-ce pas les deux en un) où l'existence et l'essence s'identifient dans l'unité indissociable de l'Être.

Mais attention : d'un Être qui se percevrait en tant que totalité, ce qui est proprement "impensable", puisque cela signifierait qu'une pensée pourrait envelopper l'objet et le sujet, et elle-même, enveloppant le sujet et l'objet.

Je crois qu'on dit, en mathématiques, qu'il n'y a pas d'ensemble de tous les ensembles. Si cela n'est pas sous cette forme, du moins j'ai le sentiment qu'il faut, pour penser à la fois la pensée et l'objet, un dédoublement qui constitue une contradiction insurmontable.

Il est sans doute plus simple d'en revenir à cette idée d'Infini, qui constitue somme toute la désignation de ce qui est à la fois existant et illimité, c'est-à-dire, qui échappe à tout " finitude ". Et l'on retrouve la dynamique de la Vérité puisque l'on peut toujours admettre l'approche indéfinie de l'infini, dans la mesure où Si loin que l'on aille on trouvera un au-delà.

Dans le fond, c'est une bonne façon de donner Dieu à penser aux rationalistes positifs, qui admettant la liberté, ne conçoivent pas une connaissance bornée, qui en quelque sorte concevant le jugement comme objectivable lui refusent toute limite, deux contradictions en une, car comment connaître, c'est-à-dire rendre compte de ce qui se dépassera toujours, si ce n'est par une fonction ? Et comment concevoir un objet qui se détermine par soi (c'est-à-dire sans rapport avec le reste du monde) sinon par une convention ? Qui peut se définir par la notion de Vérité statique, mais qui tourne le dos à la réalité dynamique.

Sans doute, le dernier mot ici est celui de relativité de toute mesure, comme de toute apparence. Et cela suffit bien à la réflexion.

Le Rituel propose, par trois fois, un dépassement. Il faut aller au-delà, dit-on au récipiendaire. Mais au-delà de quoi ?

D'abord, dépasser la condition humaine. Le 13^e Grade, en ouvrant les portes de l'Insondable, permet l'intégration dans l'Ordre de l'Univers. N'est-ce pas, finalement, ce que disaient les SEPHIROT ?

Puis, le Chevalier de Royal Arch doit aller au-delà du Nom par la Connaissance, acquérant par là une attitude le faisant participer à l'évolution cosmique.

Puis, aller au-delà du Nom pour dépasser toutes les Croyances. Il doit aller plus loin, abandonner ce qui rassure et se risquer dans des domaines où l'on se retrouve nu, avec tout à découvrir.

Peut-être avons-nous une progression dans ces dépassements ?

N'est-ce pas aussi, tout ce que l'on doit surmonter, mais à quel prix ?

Finalement, le Rituel ne demande-t-il pas au Chevalier de Royal Arch d'avoir la Foi ?

C'est ici, dans le dépassement de tout conditionnement, que nous éprouvons le plus de difficulté à nous mouvoir, parce que, dans une certaine mesure, tout ce qui s'exprime dénature, ou dégrade l'intuition que nous pouvons avoir de l'irréductibilité du moi, à quoi que ce soit de tangible, d'objectivable, de formalisable.

Il y a, c'est exact, une évolution progressive dans l'acceptation de notre condition. Il nous faut d'abord la comprendre, puis la dominer dans ses manifestations intimes, comme nous la concevons dans sa projection, et enfin, il faut bien que nous constatons que le moi, ce qui constitue, en dernier ressort l'essence même de notre être, ne peut être qu'autre, et sans doute différent, mais en tout cas, irréductiblement étranger à tout ce que nous avons pu définir et objectiver.

La connaissance du moi s'opère non pas du fait d'une démarche positive et par un mouvement d'accumulation constructive, ou structurelle, mais par un dépouillement continu, auquel les données de l'espace, comme celles du temps, sont soumises de façon irréversible.

Nous ne sommes définissables ni par le lieu ni par le temps ; nous ne sommes ni ce que nous paraissions, ni ce que nous faisons ni ce que nous disons.

Notre action, comme notre oeuvre, nous échappent, et qui nous déterminerait par là pourrait définir l'être reconnaissable par tous, mais il n'exprimerait encore rien d'essentiel, à nos propres yeux, de nous-mêmes. Nous aurions toujours le sentiment, la conviction, la certitude, qu'au-delà des modalités de nos manifestations, quelque chose d'irréductible, et susceptible de se désengager d'elles, constitue l'essentiel de notre être.

L'œil, qui regarde à travers les nuées est une assez bonne image de ce qui est au sein même de l'être, avec cette nuance que l'œil est encore objet, tandis que l'être est sujet pur.

Ce sujet pur, cet élan vital, cette dynamique de l'être qui éclaire et anime toutes les manifestations de la vie sans s'identifier à elle, c'est ce que l'on peut à bon droit appeler la foi.

Car la foi n'est pas la croyance, c'est également autre chose que l'espérance, la foi c'est la force d'être, c'est ce qui est en nous d'irrépressible, un vouloir vivre, mais un vouloir vivre qui n'aurait pas besoin pour se connaître de se manifester de façon déterminée, dans un acte particulier.

C'est l'être en puissance, opposé à l'être en acte.

Il est évident que celui qui prend possession de soi en ces profondeurs a tout abandonné des vanités du monde, sans qu'il soit nécessaire qu'il ait renoncé à jouer son rôle dans l'Univers. C'est peut-être cela que réalisent les zombies, les somnambules, les hypnotisés, avec cette différence que ces derniers sont inconscients, tandis que l'initié est parfaitement conscient de l'irréductibilité de son être à l'apparence de sa vie. En lui, l'essence et l'existence sont enfin distinctes, sans être séparées.

La Parole perdue...

Le Maître Secret la recherche déjà, ou encore, à l'issue de son quatrième voyage.

On la trouve au 13^e où elle est le mot de Connaissance et de Puissance.

Pourquoi Puissance ?

Puis, on la perd de nouveau pour la rechercher un jour...

Que peut représenter ce symbole ?

Que peut signifier sa quête ?

Que peut représenter la quête de la parole ?

Que peut représenter ce symbole ?

La parole est-elle une Puissance, et comment ?

Combien de questions qui demanderaient de longues recherches philosophiques et surtout philologiques, et que, cependant, nous sommes capables de trancher sans trop nous préoccuper d'orthodoxie religieuse, ou métaphysique

Qu'est-ce que la parole ? Mais simplement le moyen qui nous est connu de traduire par des sons la présence des choses, et les rapports entre ces choses et nous, entre ces choses entre elles.

Bien sûr, ce moyen dont nous disposons, nous ne le maîtrisons pas immédiatement. La maîtrise de la parole implique la relation avec d'autres parleurs et donc la reconnaissance de l'autre à la fois comme semblable et différent.

Mais cette maîtrise nous impose aussi une référence permanente à la maîtrise qu'en possèdent les autres et, dans une certaine mesure, la parole, qui est un phénomène individuel n'a de raison qu'universelle, ou du moins sociale.

Toutefois, le discours avec autrui se double toujours, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, d'un discours de nous à nous. La parole nous est un moyen de nous identifier nous-mêmes, et nous vivons conscients du discours qui exprime à la fois nos relations avec le monde et nos relations avec nous-mêmes.

Alors, que la parole soit le symbole de la conscience, de l'esprit, de l'âme, qu'elle soit le lien entre les individus, ou le secret de l'univers, nous n'avons pourtant qu'une question à poser Sommes-nous conscients du don dont nous disposons ? Autrement dit, en usant de la parole, avons-nous le sentiment de disposer d'un instrument qui dépasse les données de la sensibilité pour nous permettre d'accéder au jugement, à la connaissance, à la puissance.

Sans doute, le mot puissance est-il ici ambigu. Que signifie la puissance de la parole, sinon la possibilité dont nous disposons d'ordonner le chaos, d'élucider des relations et d'établir les relations de société.

Nous avons en la parole le point de concours de l'organique et de la conscience dans l'objectivation de leurs rapports. C'est la parole qui nous révèle ce que nous portons en nous de possibles, comme elle nous éclaire sur ce qui est en autrui de possibles, en concordance avec ce que nous possédons en fait de ressources.

Mais pourquoi la chercher si, comme nous croyons, elle est un fait humain

Précisément parce que la spontanéité du signe n'est rien, tant que cette spontanéité ne se transforme pas en construction verbale. Un monde naît de la parole, qui s'offre à notre investigation, à partir des données de la sensibilité.

N'existe comme objet que ce que la parole peut décrire. Sans doute va-t-on contester cette affirmation paradoxale, mais il suffit de réfléchir à la nécessité d'identifier, pour reconnaître, et pour

communiquer, et nous découvrirons que sans la parole, tout le donné demeure dans la confusion de la rêverie, voire de l'hébétéude.

La parole donne l'existence. Mais il ne suffit pas de nommer, il faut que ce nom soit un signe pour tous.

Et c'est là la difficulté, car nous ne savons pas ce qui se tient sous la parole d'autrui. Rechercher la parole, c'est tenter de découvrir la clé qui nous ouvre les portes du monde extérieur, d'une part, et tenter de communiquer à autrui ce qui est au plus profond de notre monde intérieur d'autre part.

Il est vrai que dans la tradition initiatique, la parole signifie aussi le vrai nom de Dieu. Mais attention, le nom de Dieu est-il un mot ? Ou la clé de l'existence ? Est-il transmissible ? Traduisible, ou seulement un écho à l'intérieur de nous-mêmes, au plus profond de notre conscience ?

Le regard que nous portons sur le monde et sur nous, qui nous donne de l'être la pleine possession, à quoi se réduit-il ?

C'est quand nous avons enfin touché au c_ur même de l'être le sentiment irréductible et indicible de la présence de soi à soi, que nous avons enfin atteint la parole, celle qui, résonnant, étend les ondes de son impact à l'étendue cosmique.

C'est évidemment une sorte de dématérialisation de la parole, qui s'opère dans cette reconnaissance en profondeur, mais c'est aussi la découverte de l'unité de l'esprit et de l'être universel.

L'Infini nous échappe car notre Ego, toujours présent, n'a pas pu transcender le Mot. L'Ultime Initiation est encore impossible...

Il faut que le Moi se détache de son Ego, encore qu'il ne faut pas croire que ce sont deux objets qui se séparent.

D'ailleurs, être, ce ne peut être devenir objet, n'est-ce pas ?

Cette étape, et pourquoi la qualifier d'ultime, est-elle détachement ou domination ?

Finalement, et si le 14^e grade nous invitait à prendre possession de nous-mêmes à travers les circonstances de l'existence ?...

Pourquoi qualifier d'ultime l'étape franchie quand le Moi et l'Ego, quand le Moi et le monde sensible, se distinguent en puissance, sans être distincts de fait, quand le détachement intime s'éprouve à la fois comme une libération et une plénitude, quand la dissolution de l'être dans une sorte de présence désincarnée mais recouvrant l'infini de l'existant se vit comme une modalité de la conscience de soi ?

Sans doute parce qu'au-delà de la non-sensibilité distincte, par delà l'intuitive communion avec le tout, il n'y a plus rien de formulable, il n'y a plus rien de transmissible, il n'y a plus rien d'objectivable, il n'y a plus que l'impossible affirmation de l'Être dans le Néant de la sensibilité.

C'est, il faut le marquer, une situation très différente de celle que l'on peut concevoir quand on parle de la maîtrise. La prise de possession de nous-mêmes s'entend de la conscience aiguë de toutes les données sensibles, de la disponibilité de nos facultés de perception, d'analyse et d'action, de la discipline intérieure, des émotions comme de la rigueur extérieure du comportement.

L'initiation est transcendante en ce sens qu'elle implique l'abolition des rapports de l'incarnation. Et il est bon d'observer que ce sont deux projets successifs, que la maîtrise et l'illumination.

Or, s'il est vrai que l'on peut atteindre à l'illumination par l'action - et donc, au-delà de la maîtrise par l'intégration de la volonté individuelle dans l'ordre du monde, dans l'équilibre des forces de l'univers, s'il est vrai que l'action grise, comme peuvent griser l'alcool, la drogue, ou l'ascèse méditative - néanmoins, nous ne pouvons pas traiter sans préoccupations méthodiques les deux perspectives.

Je m'explique par un exemple simple : un jongleur peut parvenir à une telle maîtrise que le jeu des boules ou des massues qu'il manipule au-dessus de sa tête, ou autour de lui, s'ordonne avec une telle facilité, et une Si éblouissante perfection qu'on dirait qu'il n'intervient pas et, de fait, il éprouve une sorte de griserie dans l'exécution de son prodigieux exercice. Mais nous ne saurions

supposer pour autant qu'il y fût parvenu en s'enivrant d'alcool, ou en se droguant, même si la griserie dans ce cas eût pu ressembler à celle qu'il éprouve dans son numéro de jonglage.

Dans la vie il en est de même quant à la perfection du savoir-vivre. La maîtrise implique que nous ayons conscience de nos actes, et que nous agissions raisonnablement, selon le pouvoir de notre volonté. Mais on peut imaginer des êtres Si parfaitement ordonnés à la Vérité de la Vie, que leurs actions, toutes spontanées qu'elles soient, s'intègrent harmonieusement à l'Ordre universel. Et il est vrai que c'est là le fruit d'une éducation parfaite. Si l'on accepte le terme d'initiation pour l'équivalent ici de l'initiation à la connaissance, ou à la Vérité de la Vie, on concevra ce que signifie la perspective d'un dépassement de la maîtrise.

Quand on considère les données du Rituel, on se prend à déplorer que certains aillent chercher au loin ce qu'ils ont à portée de main

L'Arbre de Vie : ascèse initiatique mais aussi schéma cosmologique...

La cérémonie de passage au 14^e grade se termine par l'évocation des 9 cieux de l'Arbre de Vie.

L'illumination par laquelle l'initié découvre qu'il est Connaissance et Vérité n'est-elle pas tout simplement un éblouissement c'est-à-dire une évidence que l'on comprend enfin ?

Il me prend parfois la fantaisie de proposer un gag, à la manière Zen. Au disciple qui demanderait, qu'est-ce que l'illumination, le maître répondrait par un coup de bâton sur la tête du disciple qui lui ferait voir mille et une lumières, avant de le plonger dans l'inconscience et l'obscurité.

L'évidence est semble-t-il la traduction immédiate de l'illumination. L'esprit qui " comprend ", qui est " illuminé " tout autant que l'on puisse comparer ces choses assez mystérieuses entre elles, accède au plus haut degré de l'identification de soi au monde. Le langage populaire est là qui nous guide.

L'illuminé est à la fois le fou et le prophète, celui qui comprend et qui s'abstrait de l'action vulgaire. C'est au delà du rêveur, le " connaissant ".

La formule qui assimile l'illumination à l'évidence d'être parvenu à l'intelligence de nos rapports avec nous-mêmes et avec le monde, cette formule, qui utilise le mot évidence, traduit on ne peut mieux les deux niveaux de l'illumination. Le premier c'est l'intelligence d'un rapport entre les choses. Le second, c'est l'identification de soi et du monde dans l'évidence lumineuse d'une identité.

Sans doute ne parvient-on à la connaissance absolue que par le cheminement progressif et l'acquisition successive des pratiques instrumentales, des élaborations créatrices, des intégrations harmonieuses, des entraînements suscités, des sacrifices nécessaires, des luttes régénératrices.

Mais, c'est une ascension qui peut se formuler de bien des façons, et dans une certaine mesure, nous la retrouvons tant dans l'échelle de Jacob, que dans la hiérarchie militaire, ou la hiérarchie administrative.

Sans parler évidemment de la voie céleste qui conduit les mystiques vers l'éblouissement terminal - et précaire.

Seulement, il faut peut-être s'abstenir de dire ce qu'est cet éblouissement. Qu'il soit Connaissance, et Vérité, ne peut se comprendre que d'une seule façon : il est abolition de toute dualité, donc de tout désir de connaître, et de tout mal, donc, de toute notion objective.

N'oublions pas que les mots sont lourds de chair et de nécessités pratiques. La Vérité c'est aussi bien la formulation d'un sentiment, la constatation d'une identité entre la parole et l'événement, que l'expression du rapport d'identité absolue entre l'être et l'Univers, l'abolition de l'Un dans le tout, de l'être en Dieu ; bref ! L'absence de question, comme la réponse absolue.

OBSERVATION

Il n'est pas exclu que certains FF'. aient des explications à demander, qu'ils s'interrogent

Le travail maçonnique est une quête dont les FF'. sont mutuellement inspireurs.

Que ces lignes puissent trouver leur complément nécessaire dans les travaux chapitraux, c'est le souhait que formulent ceux qui ont participé à ce travail préparatoire.

Jean MOURGUES